

This book was produced in EPUB format by the Internet Archive.

The book pages were scanned and converted to EPUB format automatically. This process relies on optical character recognition, and is somewhat susceptible to errors. The book may not offer the correct reading sequence, and there may be weird characters, non-words, and incorrect guesses at structure. Some page numbers and headers or footers may remain from the scanned page. The process which identifies images might have found stray marks on the page which are not actually images from the book. The hidden page numbering which may be available to your ereader corresponds to the numbered pages in the print edition, but is not an exact match; page numbers will increment at the same rate as the corresponding print edition, but we may have started numbering before the print book's visible page numbers. The Internet Archive is working to improve the scanning process and resulting books, but in the meantime, we hope that this book will be useful to you.

The Internet Archive was founded in 1996 to build an Internet library and to promote universal access to all knowledge. The Archive's purposes include offering permanent access for researchers, historians, scholars, people with disabilities, and the general public to historical collections that exist in digital format. The Internet Archive includes texts, audio, moving images, and software as well as archived web pages, and provides specialized services for information access for the blind and other persons with disabilities.

Created with hocr-to-epub (v.1.0.0)

This is a digital copy of a book that was preserved for generations on library shelves before it was carefully scanned by Google as part of a project to make the world's books discoverable online. It has survived long enough for the copyright to expire and the book to enter the public domain. A public domain book is one that was never subject to copyright or whose legal copyright term has expired. Whether a book is in the public domain may vary country to country. Public domain books are our gateways to the past, representing a wealth of history, culture and knowledge that's often difficult to discover. Marks, notations and other marginalia present in the original volume will appear in this file - a reminder of this book's long journey from the publisher to a library and finally to you. Usage guidelines Google is proud to partner with libraries to digitize public domain materials and make them widely accessible. Public domain books belong to the public and we are merely their custodians. Nevertheless, this work is expensive, so in order to keep providing this resource, we have taken steps to prevent abuse by commercial parties, including placing technical restrictions on automated querying. We also ask that you:

- + Make non-commercial use of the files We designed Google Book Search for use by individuals, and we request that you use these files for Personal, non-commercial purposes.
- + Refrain from automated querying Do not send automated queries of any sort to Google's System: If you are conducting research on machine translation, optical character recognition or other areas where access to a large amount of text is helpful, please contact us. We encourage the use of public domain materials for these purposes and may be able to help.
- + Maintain attribution The Google "watermark" you see on each file is essential for informing people about this project and helping them find additional materials through Google Book Search. Please do not remove it.
- + Keep it legal Whatever your use, remember that you are responsible for ensuring that what you are doing is legal. Do not assume that just because we believe a book is in the public domain for users in the United States, that the work is also in the public domain for users in other countries. Whether a book is still in copyright varies from country to country, and we can't offer guidance on whether any specific use of any specific book is allowed. Please do not assume that a book's appearance in Google Book Search means it can be used in any manner anywhere in the world. Copyright infringement liability can be quite severe. About Google

Book Search Google's mission is to organize the world's information and to make it universally accessible and useful. Google Book Search helps readers discover the world's books while helping authors and publishers reach new audiences. You can search through the full text of this book on the web at [http : //books . google . corn/](http://books.google.com/)

A propos de ce livre Ceci est une copie numérique d'un ouvrage conservé depuis des générations dans les rayonnages d'une bibliothèque avant d'être numérisé avec précaution par Google dans le cadre d'un projet visant à permettre aux internautes de découvrir l'ensemble du patrimoine littéraire mondial en ligne. Ce livre étant relativement ancien, il n'est plus protégé par la loi sur les droits d'auteur et appartient à présent au domaine public. L'expression "appartenir au domaine public" signifie que le livre en question n'a jamais été soumis aux droits d'auteur ou que ses droits légaux sont arrivés à expiration. Les conditions requises pour qu'un livre tombe dans le domaine public peuvent varier d'un pays à l'autre. Les livres libres de droit sont autant de liens avec le passé. Ils sont les témoins de la richesse de notre histoire, de notre patrimoine culturel et de la connaissance humaine et sont trop souvent difficilement accessibles au public. Les notes de bas de page et autres annotations en marge du texte présentes dans le volume original sont reprises dans ce fichier, comme un souvenir du long chemin parcouru par l'ouvrage depuis la maison d'édition en passant par la bibliothèque pour finalement se retrouver entre vos mains. Consignes d'utilisation Google est fier de travailler en partenariat avec des bibliothèques à la numérisation des ouvrages appartenant au domaine public et de les rendre ainsi accessibles à tous. Ces livres sont en effet la propriété de tous et de toutes et nous sommes tout simplement les gardiens de ce patrimoine. Il s'agit toutefois d'un projet coûteux. Par conséquent et en vue de poursuivre la diffusion de ces ressources inépuisables, nous avons pris les dispositions nécessaires afin de prévenir les éventuels abus auxquels pourraient se livrer des sites marchands tiers, notamment en instaurant des contraintes techniques relatives aux requêtes automatisées. Nous vous demandons également de: + Ne pas utiliser les fichiers à des fins commerciales Nous avons conçu le programme Google Recherche de Livres à l'usage des particuliers. Nous vous demandons donc d'utiliser uniquement ces fichiers à des fins personnelles. Ils ne sauraient en effet être employés dans un quelconque but commercial. + Ne pas procéder à des requêtes automatisées N'envoyez aucune requête automatisée quelle qu'elle soit au système Google. Si vous effectuez des recherches concernant les logiciels de traduction, la reconnaissance optique de caractères ou tout autre domaine nécessitant de disposer d'importantes quantités de texte, n'hésitez pas à nous contacter. Nous encourageons pour la réalisation de ce type de

travaux l'utilisation des ouvrages et documents appartenant au domaine public et serions heureux de vous être utile. + Ne pas supprimer l'attribution Le filigrane Google contenu dans chaque fichier est indispensable pour informer les internautes de notre projet et leur permettre d'accéder à davantage de documents par l'intermédiaire du Programme Google Recherche de Livres. Ne le supprimez en aucun cas. + Rester dans la légalité Quelle que soit l'utilisation que vous comptez faire des fichiers, n'oubliez pas qu'il est de votre responsabilité de veiller à respecter la loi. Si un ouvrage appartient au domaine public américain, n'en déduisez pas pour autant qu'il en va de même dans les autres pays. La durée légale des droits d'auteur d'un livre varie d'un pays à l'autre. Nous ne sommes donc pas en mesure de répertorier les ouvrages dont l'utilisation est autorisée et ceux dont elle ne l'est pas. Ne croyez pas que le simple fait d'afficher un livre sur Google Recherche de Livres signifie que celui-ci peut être utilisé de quelque façon que ce soit dans le monde entier. La condamnation à laquelle vous vous exposeriez en cas de violation des droits d'auteur peut être sévère. À propos du service Google Recherche de Livres En favorisant la recherche et l'accès à un nombre croissant de livres disponibles dans de nombreuses langues, dont le français, Google souhaite contribuer à promouvoir la diversité culturelle grâce à Google Recherche de Livres. En effet, le Programme Google Recherche de Livres permet aux internautes de découvrir le patrimoine littéraire mondial, tout en aidant les auteurs et les éditeurs à élargir leur public. Vous pouvez effectuer des recherches en ligne dans le texte intégral de cet ouvrage à l'adresse] ht tp : //books .google . corn

The text on this page is estimated to be only 3.01% accurate

UÇ-#iRLF Hlii A1^ Bibliothèque de la EETTliJ SOCIAlISTB
L'AGIOTAGE DE 1715 A 1870 PAU B, BAALON L CûisîdératioJis
g:éiiérales,-- H» Law et %m système, ^ JH* L'agiotage sans Louis XT et
sques louis XVI. — IT, L^^iota^e pômdaût k EéTolutioB. — 7. L'agiotage
pendant le f remisr Impîrfi,— T[< L'agiotage scms la Restauratloii. -- m.
L^agtotagesoEs la BûonaroMe de juillet. — Tm. L'agiotage mm U
deuxième RépubUgue. - IX, Vm^t impérial. — X, La ooupe déborde,— XI,
Cûiititiaatiai des exploits ftiwaciers XH. La liquidation. Prix } 1 flraiic. O
•À PABIS ADMINISTRATION DE U REVVM SQClJiUsIK 19, BU8 BD
FADBOUaO S&lST-DXIf» KT 9IUZ TOCS tBS LIBRAmUt i8a&

GIFT OF

Robert Hunter



The text on this page is estimated to be only 21.80% accurate

LAGIOTAGE DE 1715 A 1870

The text on this page is estimated to be only 11.09% accurate

DU MÊME AUTEUR Ouvrages en librairie : HISTOIRE DU SOCIALISME (Derveaux éditeur). Tome premier. — Histoire du Socialisme depuis la Révolution française (1789), illustré de 45 gravures hors texte, tête de chapitres et 11 primes tirées à part, se vend également en 45 livraisons illustrées à 10 centimes la livraison, ou en 11 séries à 60 centimes, contenant les 11 primes tirées à part. Prix du volume broché, 7 » Tome deux. — Histoire du Socialisme en France depuis la Révolution française (1789), jusqu'en 1878. Première partie : Saint-Simonisme. — Fourierisme* — Communisme jusqu'en 1848. — Proudhon, illustré de 50 gravures hors texte, nombreux culs-de-lampes et têtes de chapitres et 12 primes, tirées à part* 50 livraisons illustrées à 10 centimes. 12 séries contenant 15 primes hors texte à 60 centimes la série, franco. Prix du volume broché - , *, , , , , * , , . . 7 » Tome deux. — Histoire du Socialisme en France, depuis la Révolution française (1789), jusqu'en 1878. Deuxième partie : Auguste Comte. — Colins* — République française de 1848. — De la République à la République, illustré de 48 gravures hors texte, nombreux culs-de-lampes, têtes de chapitres et 12 primes tirées à part. 4 livraisons illustrées à 10 centimes, 12 séries contenant les 12 primes tirées à part 60 c, la série, franco. Prix du volume broché * 7 •» Tome trois. — Histoire du Socialisme en Angleterre, en Allemagne et en Russie, illustrée de 61 gravures hors texte. Têtes de chapitres, culs-de-lampes, 15 primes tirées à part. 6 livraisons illustrées à 10 centimes, 15 séries contenant les 15 primes à 60 centimes la série. Prix du volume broché , 7 » Tome quatrième. — Histoire du Socialisme en Belgique et Hollande, Italie, Suisse, Espagne, Portugal, Pologne, Serbie, Roumanie, Autriche-Hongrie, Danemark, Suède et Norvège, illustrée de 50 gravures hors texte, nombreux culs-de-lampes, têtes de chapitres et 12 primes tirées à part. 50 livraisons illustrées à 10 centimes. 12 séries contenant les 12 primes à 60 centimes la série. Prix du volume broché , , , , , 1 » Tome cinq et dernier (en cours de publication). — Histoire de l'Internationale. — Histoire du Socialisme aux Etats-Unis. — Esquisses sur le Socialisme contemporain — Conclusions. — Table analytique de l'ouvrage formant un véritable dictionnaire du Socialisme. — Table alphabétique des portraits contenus dans l'ouvrage. Table des gravures avec indication du chapitre auquel elles se rapportent. — Table-prime des primes, 48 livraisons

illustrées k 10 centimes^ 12 séries coolenantes 12 primes à 50 centimes la
série. Prix du volume broché , 7 *» Manuel d'économie aociala, prix 2 5U
Le Itf ouveau parti, 2 volumes à. . , , 1 &Û Le parti ouvrier , 0 25 Capital
et travaU, par LuËsalie, traduction de rallemaud.... ^ 2 » Quintessence du
sociaUsme, par SchteMe, traduction de l'allemand * , 1 » Injjjj. Jyp. iJe M.
DiicaMBHtt, 333, rue do Vaugirai^K 1

Bibliothèque de la BEYÏÏE SOdAUSTE N" 1 LAGIOTafie DE
1715 A 1870 PAR B. ^A^AI^QN I. Considérations générales.— H. law et
son système. — m. L'agiotage sons lonis XT et sons Lonis XYI. — IV.
L'agiotage pendant la Révolntion. — T. L'agiotage pendant le Premier
Empire.— TI. L'agiotage sons la Restauration. — Vil. L'agiotage sons la
monarchie de juillet. — Vm. L'agiotage sons la deuxième République. —
IX. L'essor impérial. — X. La coupe déborde.— XI. Continuation des
exploits financiers.— xn. La liquidation. Prix : 1 franc. PARIS
ADMINISTRATION DE LA REVUE SOCIALISTE 19, RUE DU
FAUBOURG SAINT-DENIS ET CHEZ TOUS LES UBRÀIRES 1885

The text on this page is estimated to be only 0.00% accurate

$\backslash \text{Vrt}^h .3$

The text on this page is estimated to be only 14.13% accurate

Vo[^] AVANT-PROPOS A hk demande d'un grand nombre d# nos amk, noua fondons une libr&irie de l& Reissue Socialisfe que la présente pablieation ijiattg[^]e. Les volnmes et brochures qui la composeront seront surtout des reproclutions de U Revue Socialiste. Pour œla noua choisirons les articles portant sur des sujets bien déterminés et les traitant d'une manière relativemeJ[^]t complète. Nous don oérons la préférence notamment aux études consacrées k Fhistoire économique :financiâre et socialiste, à de brefa exposés philosophifiues et seientifiques, à des polémiques largement comprises et à des critiques littéraires ou autres s'inspirant des puissantes investigations de l'esthétique et des acquisitions anthropologiques moderne, s Les « nouvelles > aocinlistes et les « projets s* bien documentés et sçienliA* quement élaborés de réformes ou de transiormation sociale trouveront aussi leur place dans notre librairie[^] destinée à vulgariser les principales études de la Revtte Sodaïiste dont le programme est connu. En voici toutefois une reproduction qui est à aa place en tête de cette pUrhlieation, première d'une série qui, nous F espérons sera longi[^] •. La Revue sociaHsiej qae nous fondons[^] en élargissant le programme de celle qui eut son utilité en Î830, ne sera Toi[^]aue ni d'un homme, ni d'une secte, ni même d'un parti; elle sera le foyer où convergeront toutes les idées de réforme et de transformation sociale qui, sous la pressioa des nécessités politiques et économiques, agitent si tragiquement notre époque. Car il est temps 4e dégager Télabo ration socialiste de tous les accidente de rivalités perBonnelles, d'ambitions particulières, de fanatisme d'école , d'intrigues de secte, de mêlée furieuse des partis, qui Font tant entravée jusqu'ici. Par s ai te j il u ou s a semblé qu'il pouvait être utile d'ouvrir un chantiet[^] de travail en commun à tous les socialistes de bonne volonté[^] sans distinction d'école. Nous appelons tous ceux qui, sur le terrain de la liberté et de l'égalité répubUcaînes, travaillent à l'avènement d'une société délivrée de Fignor[^]nce, de la misère, des dernières formes du servage; à la suppression de rautagonisme des classes[^] par Forganisation sociale de la production et de la distribution des richesses. Quelle théorie, en effet, si large fut-ellOï pourrait enfermer dans les mailles de son réseau de fer la pensée sociale contemporaine [^]t résoudre dans toua ses détails, le problème social si complexe du XIX[^] siècle î N'est-il pas dès lors nécessaire d'offrir à tous les chercheurs actuels du socialisme, qu'ils soient modérés on violents,

autonomistes ou autoritaires, pacifiques ou révolutionnaires, mutuellistes ou communistes, positivistes ou collectivistes, leur part de champ et de soleil dans une revue d'élaboration collective³⁸¹³²²

The text on this page is estimated to be only 15.41% accurate

Noua b faisQQ« ne demaît

The text on this page is estimated to be only 14.03% accurate

AVANT-PROPOS . . . , Dans toute l'œuvre du terme de la science sociale
Revue socialiste a été un foyer d'élaboration collective de la science sociale
et le terrain neutre où tous les socialistes pourront faire valoir au
public leurs rêves adhésifs, leurs protestations ou leurs théories, quel que
soit d'ailleurs le groupement politique auquel ils appartiennent* Des
discussions courtoises sur des questions importantes pourront même être
soulevées entre rédacteurs de notre recueil, — ■ les attaques personnelles
ou masquées étant et demeurant rigoureusement prohibées. En outre 1
contient que le socialisme, cette religion humaine des temps nouveaux,
doit être envisagé au point de vue philosophique, historique et moral, autant
qu'au point de vue politique et économique, nous accorderons une large
place aux démonstrations scientifiques et aux interprétations de la
philosophie de l'histoire» Effectivement, l'évolution humaine est une dans
l'ensemble des choses et dans le cours des temps, si elle est multiple dans
ses manifestations* Il faut monter haut et voir loin pour en découvrir la
direction et les lois : connaissance indispensable celle-là, car par elle seule
les lois naturelles, parfois si cruelles à l'empirisme et à l'ignorance sociale,
peuvent être appliquées au développement et au mieux être de l'homme. Et
ici, à propos de lois naturelles, qu'une digression nous soit permise : Les
économistes orthodoxes, ces théologiens du capitalisme, ont prétendu que
la misère et la misère résultent de lois naturelles, prenant ainsi pour des «
lois d'airain » des phénomènes politiques et économiques engendrés par
des conditions transitoires : donc passagers eux-mêmes, — et qui non
seulement sont jetés, comme toutes choses, dans le tourbillon de l'incessante
évolution et de l'éternel et uni versai le devenir, mais encore sont
modifiables, en raison même de leur complexité, par l'action humaine. Ces
mêmes phénomènes économiques, d'ailleurs, n'ont-ils pas toujours été
transformés dans le cours des siècles, à mesure que le développement des
formes de production et d'échange a modifié la dominante sociale qui lui
servait de substratum ? Est-ce que, par exemple, ils ne sont pas sans cesse
déterminés tout au moins influés, par la politique financière, par la
politique coloniale, par le régime de compression ou de liberté, par les
traités de commerce, par la forme d'exploitation des chemins de fer, des
mines, des institutions de crédit, etc. ? Les économistes orthodoxes ne
peuvent le nier. Ils ne peuvent ignorer, en outre, que l'esclavage ^ le

servage^ le salariat^ se sont succédés, sous la double pression du développement de forces de production et de circulation et du développement des forces morales, que, par suite, la série n'est pas épuisée et que la guerre des intérêts et l'antagonisme des classes ne sauraient constituer le dernier terme de révolution sociale. Si, disent certains. Il est facile de leur répondre qu'en vérité il faut être un égoïste de classe égal à celui dont parle Chamfort, « capable de brûler le monde pour se faire cuire un oeuf ! », pour oser prétendre que le salariat, stade actuel de la civilisation^ est le dernier terme de révolution humaine. Pour la bourgeoisie, dit Marx il y a eu de l'histoire tant qu'elle n'a pas été au pouvoir et à la richesse ^ maintenant qu'elle l'est, il n'y en a plus. — Eh bien, si \

The text on this page is estimated to be only 13.15% accurate

Avant les socialistes préparent le quatrième stade de l'évolution économique de l'association proprement dite, dans lequel la production et l'échange se trouvent organisés socialement, et que soient assurée la communauté et l'harmonie des efforts dans la production, la justice dans la répartition, la liberté dans la collaboration de la richesse, avec et corollairement, le développement intellectuel, moral et physique de tous les êtres humains. Pour les socialistes » comme pour Hegel, le présent n'est qu'un passage temporaire qu'il faut modifier sans cesse, pour préparer l'avenir qui n'est qu'un devenir. Ceci dit, nous n'avons pas à nous insister sur la connexion existant entre le développement moral des sociétés et leur développement économique, formant ensemble le développement social dont nous devons, encore une fois, connaître la direction et les lois, pour agir efficacement sur lui. En tous cas, n'est-il pas évident qu'au moment présent, en l'absence de toute synthèse intégrale, le mal est autant moral que matériel ? C'est pourquoi nous avons dit que, pas plus que les philosophes et les moralistes n'ont le droit de se désintéresser des questions politiques et sociales, les socialistes n'ont le droit de se désintéresser des questions philosophiques et morales. Cette intégralité n'est pas moins indispensable au point de vue exclusivement socialiste, vu que, exception faite de certaines vieilleries qui vont au rebours du courant historique, chaque époque, chaque parti a, dans le relativisme final des choses, une part de vérité à lui particulière. Cette part de vérité, nous n'avons pas le droit de la négliger ; elle est un des facteurs de la transformation générale que nous voulons tous par des moyens différents. Il s'agit bien, en effet, de systèmes personnels, de panacées d'école, quand les douleurs du salariat crient la ruine dans nos campagnes, la faim, la mort dans nos cités, en même temps que l'épuisement, la décomposition des vieilles formes religieuses, politiques et sociales. Tous le sentent et le voient, si peu osent le dire : les aboutissants actuels du développement historique dans son ensemble, et notamment les nouvelles conditions économiques par eux créées, font une nécessité urgente de la révolution sociale, ce mot pris dans son acception la plus large et non pas dans le sens étroit d'une insurrection locale triomphante. A ce point de vue, dirons-nous pour conclure, les socialistes sont non seulement les agents du développement social, les éclairés de l'avenir, mais encore

des hommes de paix et de prévoyance* En demandant, comme le grand poète mourant, toujours plus de lumière — ou toujours plus de justice^ — ils travaillent en effet à préférer les explosions de vengeance et de sanglants redressements qui grondent si formidablement sur tous les points du globe. Ce n'est plus niable : les réalisations sociales sont inférieures aux possibilités déjà à notre portée, et c'est pourquoi la révolution, non accomplie, quoiqu'on dise, couvre de l'in cessante protestation de ses apôtres, de ses héros, de ses martyrs, les monotones petits bruits de la politique grouillante dans les petits intérêts du moment. n ne faut pas s'en affliger \ si les revendications sont irrésistibles, les éléments de délivrance existent; il ne s'agit que de les inventorier et de les classer. Tâche lourde sans doute, mais accomplissable, mais urgente.

The text on this page is estimated to be only 8.71% accurate

AT ANT- PROPOS .Ht Hâtous-nous donc da prendre chàcan
notre port de tâche, c&r le temps naanqne souvent aux grandes choaea : il
n'attend paa toujours que l'oau^re de préparation a oit terminée pour
précipiter le torrent des éléments nouveaux * sardes générations non
préparées à les enfermer, pour la bien de tous, dan^^ le graud courant de T
histoire*, y* Noua nouB en tenons à cette pi-ofession de foi Bociologique.
, Maintenant, un mot sur la présente brochure. J'ayais projeté de continuer
rhistoiredel'agiotage jusqu'en 18S4, Mais l'entrée de M. Auguste Chirac,
Tautetir des Mois de la Républtqitef des Mystères du Crédit ^ de la Eau te
Banque et les BévolutionSy etc., la Revue socialiste m'a fait cbauger d'idée,
La compétence hors ligne d'Auguste Chirac sur les questions de finance
contemporaine le désignait pour cette partie du travail dans notre recueil.
Ce sont donc ses articles en préparation enr Vagi otage depuis 1870 qui
feront suite an présenttravail. Lea fioanciers régnant pourront avoir à s'en
plaindre^ mais non pas nos lecteurs qui^ après avotr eu une idée de Tagi
otage dans le passé» le trouveront saisi sur le Vif au beau, milieu de ses
ineurtriers ébats de ces dernière e années d'orgie fin an ci ère ^ de en se
économique^ de misères prolétariennes^ de ruines commerciale.^,
d'jiveuglement des dirigeants et de désarroï politique et morah B. M. FariH,
le 18 jaia 1885.

L'AGIOTAGE DE 1717 A 1870 I. GOKaiDERATIONS

GKNEailLEfi. Si par apéculationoa oa entend la recherche du bédéflce par l'uaure» la vente ou l'achat de marchandises, la spéculation est aussi Tieille que les premières sociétés- Mais cette spéculation particulière, qui a pour but la vente ou Tachât à terme de valeurs représentatives, plus ou moins réelles — et qu'on s'efforce, par tous les moyens licites ou illicites, de faire monter ou baisser, selon son intérêt — cette sorte de spéculation, dite aussi agiotage, est d'origine relativement récente. On peut même dire que c'est Law. qui ouvrit le premier la carrière toute grande à ces opérations et à ces scandales. Non pas cependant que la finance française (celle dont nous allons spécialement nous occuper) n'ait eu, avant Law, d'autres précurseurs éminents dont le nom, roulé dans le fleuve de l'histoire, n'ait surnagé, en dépit des remous séculaires. Mais ces financiers avant la lettre durent au commerce, d'aucuns à l'usure, le plus grand nombre (à partir de la seconde moitié du xvii® siècle) aux Fermes générales, les centaines de millions que nos modernes financiers doivent surtout à Vagio, Qui trouvons-nous en effet dans le passé antérieur au xviii* siècle? D'abord Jacques Cœur, le célèbre « argentier » de Charles VII, le créancier de Gajiste III et l'ami, puis l'exécuteur testamentaire d'Agnès Sorel. Cet argentier n'avait gagné que dans le commerce ses millions d'écus d'or, ses trente « châtellemies » (dont une seule comprenait vingt-deux paroisses), ses somptueux hôtels et ses nombreuses mines d'argent et de cuivre. L'ancien cordonnier de Lucques, Zametti, arrivé en France avec Catherine de Médicis, et devenu bientôt assez riche pour subventionner, tour à tour, Henri III, la Ligue et Henri IV, avait ramassé sa colossale fortune et ses titres de baron de Murât et de Billy, surtout par son affermage de l'odieuse Gabelle. Ce que les millions ainsi gagnés représentaient de ruines, de morts de faim et d'envois au galère pour le patient peuple de France, les lamentations postérieures de notre grand et magnanime Yauban n'en peuvent donner qu'une faible idée.

The text on this page is estimated to be only 11.27% accurate

t '...-':^ ^ ■ _ ■ i0 HISTOIRE Lorsque un gentilhomme comme le marquis il'O, seigneur de Fresne, égalera eût contemporain de la Liffi* e, s'enrichissait. C'était aussi aux dépens des contribuables* Il est vrai que, le progrès* des temps aidant, ce d'O fondait les loteries et créait le système des rentes, et, à l'acheminement à la spéculation proprement dite qui allait avoir, le siècle suivant, un brillant représentant dans Samuel Bernard (1), Saluons en celui-là le premier roi des financiers modernes! Ce financier, le seul homme de son temps que se vante Louis XIV, si hautain devant les autres rois, ait attendu, chapeau bas, dans les jardins de Versailles, pratiquait sur les denrées l'agiotage en grand ; ce n'était pas sa seule ressource, « Samuel Bernard, dit A. Chirac, dans les Rois de la République^ était un juif escompteur, fournisseur des armées ; il devint rapidement assez riche pour ^prêter trente millions sur billets des fermes et vingt-cinq millions sur simple billet du roi. Ses apologistes avouent qu'il agissait de façon « à se rendre toujours maître des prix et des cours de chaque chose, et qu'il jouait ainsi à coup sûr, » Il est célèbre par son accaparement de tous les vins d'Espagne. Grand viveur, grand débauché, juif de Louis XIV et de Louis XV, il dû, à tant de qualités, des lettres de (I) N'oublions pas que l'ancienne monarchie traitait assez ^ caTalièremeni ■ ei créancier a en général et les financiers en particulier. De Henri IV à Louis XVI nous pouvons compter 56 banqueroutes g^ouvernementales. Mais le plus cynique de ces banqueroutiers d'Etat fut Mazarin. Une fois, entre autres, dit Ch. Louandre, il annula d'un trait de plume une dette de soixante millions; et lorsqu'il refusa ainsi de payer les créanciers de l'Etat, il donna pour unique raison que ^ les uns étaient trop riches et les autres des gêna de rien, » On n'est plus spirituel. Et M. René SCourm, auteur à%^ Finances de V ancien régime et de la Révo^ lution fit à Toulou flétrir Cambon, parce que, dès le mois d'avril 1792, en proposant de faire attendre la gent avide des fermiers généraux et autres ejusdem finrince^ le grand conventionnel disait; * On TOUS dit que vous ne pouvez suspendre, même pour un très court intervalle, le paiement d^aucune partie de la dette» ii toutes le« créances pouTaient se payer k la fois, comme s'il ne fallait mettre aucun ordre dans les remboursements. Nous fitifloas la guerre pour not^e Oonstitution, et le maintieii de la Conatitutioii n'eât-il pM la dette la plus sacrée... L'AtérIt

même de ses créanciers il n'est pas obligé de satisfaire toutes ses exigences. » C'était pourtant évident*

The text on this page is estimated to be only 27.83% accurate

DE L'AaiOTAGS 13 noblesse» actieta des comté et des marquisats. L'aîné de ses îlls s'appela comte de Rioux, le cadet, comte de Gaubert: sa fille épousa le président Malle; les Boulai a-Villi ers etlesCosséBrissac ont du sang de ce juif dans les reines; qu'on s'étonne après cela de voir, sous la régence, la gentilhommeriô judaïser à outrance. Parti de rien, Samuel, baron dépensier, mourut avec plus de soixante millions de fortune, » Le nec pluribus împar de la finance n'eut pas d'abord beaucoup d'imitateurs dans la variété des entreprises de gain, car c'est prèsqu'exclusivement par les j'erw^^d^^n^-a/e*, (l)que s'enrichirent (1) La Ferme généraU^ dit un p^bliciète, avâ-ît été créée en 1681 , m orna pour subvenir aux besoin» de la France que pour satisfaire aux dépenseâ de la cour. Louis XIV s'endettait et ne trouyait pas d'argent pour payer ses dettes. On afferma, pou r avoir de Targent comptant, les grandes et petites gabelles, les gabelles générales et locales, la ferme du tabac, la régie des droits à l'entrée, à la sortie et à la circulation des marchandises dans le royaume, les entrées de Paris, les aides du pl^t pays et des salines, en un mot les principaux éléments de nos contributions indirectes et de nos droits de douane. Ces services employaient une véritable armée de fonctionnaires supérieurs ou subalternes^ commis et soldatô, placés sous les ordres de directeurs provinciaux et obéissant à une discipline à la fois militaire et civile. Au-^dessus de ces états-^majors étaient les fermiers, constittiés par bureaux et ayant chacun des attri^^ butions définies. Un d'entre eux^ chargé de la feuille ded emplois, travaillait avec le contrôleur général, qui avait, au nom du roi, la haute main sur oes agents de tout grade. Les assemblées des bureaux se tenaient tous les jours, excepté le samedi. Le premier € mérite » de la Ferme générale^ fut d'assurer, sous le nom de croupes^ un service de pensions pour les habitués de VŒih-de^Beuf. îl y avait même des parts de places que le roi ne craignait pas de s'adjuger, et où il jouait familièrement la partie des Ferfniers généraux, perdait ou gagnait comme eux, suivant les chances. Un autre « ft*uit » de l'institution, c'était de tenir constammônt une cinquantaine de grosses bourses à la dispo* sltion du roi, de ses amis ou de ses favorites ; au besoin et à la veille d'emprunts ettrisiordinaires, on les mettait tkvoi prises avec les banquiers réealoi^ trants. Pour indemniser ces bons serviteurs, on leur livrait, il est vrai, le peuple à rahçonner ; mais la noblesse et le clergé échappaient à l'impôt, à quoi bon dès lors s'inquiéter du

peuple ? C'était l'affaire des commis de gabelles, et ils s'arrangeraient bien toujours ; il était de règle que le roi n'y perdrait rien, et à coup sûr les fermiers non plus. Les abus ne tardèrent pas à devenir intolérables et la vindicte publique en a gardé la mémoire : intérêts excessifs sur les avances faites au trésor royal, indemnités onéreuses, fraudes et excédents de poids sur le tabac à la suite d'un mouillage exagéré, pots de vin, spéculations illicites sur les fonds provenant de la perception.

The text on this page is estimated to be only 19.38% accurate

14 L*H1ST0IRE les Tempier, les Berthelot, les BUn; les Romanet, les THiiUlier» les Ferrandj les Legendre, les Grand^al, les Neryllle, les d» Boulogne, les Montigny, les Montmerqué, les d'Azy (souche de la dure famille des Beaoist d'Azy) et autres puissants financiers de la fin du ïvn" siècle, à la voracité desquels la mort de Colbert livrait sans défense le pauvre et malheureux Jacques BonhommeMais nous voi ci à Jean La^v^rhomme aux idées fécondes* Malgré Jes désastres qui suivirent ses innovations, Lawméritera toujours la reconnaissance populaire, pour avoir voulu la suppression des Fermiers gènèraucG, pour avoir, par suite, voulu mettre les dévorateurs sus-nommés, dans l'impuissance de piller, déminer et d'envoyer aux galères les populations affamées de la France, ruinée, pourTheure, par les dilapidations de Louis XIV. II. — Law et son Système, Le « Système :* du célèbre écossais tendait, en somme, à nationaliser le crédit (1); il se résumait, au point de vue pratique, dans la création d'une immense Banque de dépôts destinée d'abord à payer toutes les dettes de TEtat, — grâce à son privilège d'émettre un papier-monnaie garanti par le produit permaoent des impôts, — ensuite, à fonder le crédit commercial par la multiplication de la monnaie ou signe d'échange* Cette multiplication était ôbtenable, d*après Law, par la mobilisation des titres des grandes entreprises industrielles et commerciales, alors existantes ou naissantes. Assurément, il n'y avait rien là d'impraticable- Mais la cupidité et l'immoralité des contemporains du Régent ne cherchèrent et ne trouvèrent, dans ces projets de réforme financière, qu'un prétexte à agiotage effréné^ à gains iHicltés et coupables. Quoiqu'il en soit, peu de semaines après leur émission, les actions de la Banque haussèrent exorbitamment. Les millions en perspective dansèrent la sarabande dans les cerveaux; il passa un vent de folie universelle, dont la rue Quincampoix vit les orgies frénétiques. Pour répondre au succès, Law fit adjoindre à sa Banque la (1) « Law ATait pré^u la Banque de France et Id Crédit Foncier : son eyitème périt par l'exagération des capitaux fictifs ; » dit Chirac (loco, citato). Law avait prévu mieux que cela : Une Banque nationale créditant le travail national. Quant à Texagération des capitaux fictifs qui^t crouler son système, il faut s'en prendre surtout à l'indignité et à l'avidité malhonnête de ses contemporains, comme nous le verrons plus loin.

The text on this page is estimated to be only 24.18% accurate

Il y a eu la Compagnie d'Occident^ ayant pour but le commerce de la Vallée du Mississippi et la colonisation de toute la Louisiane (la Compagnie de l'Occident disposant, en outre, de la propriété du Sénégal); il y ajouta aussi l'ancienne Compagnie des Indes^ à la fondation de laquelle Louis XIV, lanceur d'affaires à ses heures, avait pris une si grande part (1) le commerce exclusif avec la Chine, la fabrication des monnaies, les fermes générales d'im^ pots, etc. Tout cela salué par des cris d'enthousiasme. Le grand novateur se crut alors assez fort pour réaliser sa conception première — l'Etat créateur — que la position des Noailles lui avait fait abandonner d'abord. En conséquence, il livra toute cette administration financière à l'Etat et se fit nommer Contrôleur général des Finances. Le champ d'action étant ainsi agrandi, l'agiotage n'eut plus de borne; la hausse atteignit des proportions fabuleuses : les actions du Mississippi, émises à 500 fr., en 1717, montèrent jusqu'à 20,000, en 1719, donnant 202 0/0 de bénéfice! En telle occurrence, des fortunes scandaleuses s'édifièrent en un clin d'œil. Ce fut un bouleversement général ne présageant rien de bon, car, au lieu de favoriser le commerce comme l'avait espéré son fondateur, le « Système » ne faisait qu'augmenter l'agiotage le plus immoral, que déchaîner les plus insatiables convoitises. Ce n'est pas tout; tels furent les enivrements et les vertiges de ce tourbillonnement métallique, telle la fièvre montée à toutes les têtes, que Law, perdant pied à son tour, multiplia à ce point les titres tant convoités, que bientôt ils n'eurent plus qu'une valeur d'opinion. Le chiffre d'émission se totalisa en une valeur représentative de plus de trois milliards; mais la hausse insensée dont tous les titres furent l'objet, leur donna sur le marché une valeur éphémère de près de 50 milliards, gagés sur des entreprises ne représentant pas plus d'un milliard et n'ayant pour pièces de résistance qu'un numéraire de 700 millions? C'était la catastrophe prochaine, effroyable ; impossible de se faire illusion. Qu'importait, les croupiers n'y regardaient pas de si près. Tout le monde, nobles, bourgeois, magistrats, abbés, artisans, laquais, courut de plus belle, pris de vertige, à la curée. Tout le monde, non ; il y eut des gens plus avisés. Les vieux financiers de Hollande et de Genève, venus pour spéculer avec clairvoyance, jugèrent que le Krachy — selon notre barbare (1) Voir, dans la Nouvelle Revue Avril-Mai 1885, l'état de M. Pauliat.

The text on this page is estimated to be only 17.66% accurate

iê L'HiSTOIRE néologisme de la chose, -^ n'était pas étoigé ; c
ils commencèrent à réaliser. * Les agioteurs en eurent vent, prirent peur et
voulurent le» iBiiter ; rapidement les € réalisateurs > se multl pilèrent, les
titres s'aiourdirent et la chute commença. Law, grand devant Im péril,
entassa combinaisons snr comhiûaisons et plus d'une lois il ffit EUT le point
d*arrêter la dérouté ; mais la tâche était vraiment trop lourde: son génie
organisateur, même disposant de Tarme redoutable du cours forcé, ne put
résister à l'orage: ce fut bientôt une baisse soudaine, foudroyante, une
débâcle comme on n'en avait jamais vu dans la vie financière des nations,
cotées k 20,000 livres en 1711>, tombèrent à 5 livres le 31 décembre 1720*
Il y eut des émeutes au Falâis-Royal, Law faillit être mis en pièces et un
grand nombre de fortuDes colossales, édifiées malhonnêtement en quelques
jours, tombèrent plus rapidement encore, au grand désespoir des agioteurs^
criant à la ruine, parce qu'ils venaient de perdre les milliQDs récemment
ratiés» Ils y eut cependant il faut le reconnaître des ruines réelles*
Beaucoup avaient vendus leurs propriétés pour pouvoir agioter, et c'est
même de cette époque que date surtout le mor* ceïLement de propriété
foncière en France. Mais beaucoup, en revanche, restaient avec des gains
scandaleux ; ils ne criaient pas moins fort que les autres* De ce nombre
furent les représentants de la cruelle et avide maison des Gondé, (1) Ils
avaient râtelé, dans les tripotages de la rue Quincampoix, soixante millions
avec lesquels ont bâti Chantilly, qu'une corde de pendu devait, un siècle
plus tard, rattacher au domaine des d'Orléans — destination digne d'une
telle origine, — On citait encore un Leblanc, avec un gain de 17 millions;
un de Lafage, gain, 20 millions ; une de St-Fat*geau, 2& millions ; une de
Ghaumont, 127 millions* Un peaussier de Montéllmart se retira avec 70
millions, le domestique d'un banquier avec 50, un Savoyard avec 40, etc.,
etc. A quoi ne pousse pas l'homme, Vauri sacra famés ? Ily avait eu des
crimes atroces; un comte de Horn assassina un courtier pour lui voler ses
actions. L'infâme duc de la Force s'était servi (1) Cette famille des Condé
est tout simplement odieuse: insolence féroce, avidité, une sorte de fureur à
déverser le mépris pour se venger des humiliations qu'impose le maître. (P.
Albert: € La littérature Française du 17e siècle »).

DB l'agiotage 17 des millions gagnés pour accaparer les denrées alimentaires, affamer la population, et les faits de ce genre étaient innombrables. L'opinion (bien qu'elle n'en eût pas le droit), exigea contre les principaux coupables des poursuites qui n'eurent pas grand résultat. On condamna par contumace un de Talhouët, maître des requêtes, et coupable du détournement de 30 millions d'actions, à avoir la tête tranchée ; d'autres escrocs de moindre surface furent condamnés aussi à des peines infamantes. Puis tout rentra dans l'ordre. On était guéri pour un temps de l'agiotage, mais le crédit fut compromis pour un siècle et la corruption publique avait subi un excitant meurtrier. C'est peut-être à ce krach gigantesque qu'il faut attribuer le retard de la France à suivre l'exemple de l'Angleterre et de la Hollande, où déjà était né le crédit industriel et commercial. Par contre l'agriculture avait gagné à l'ébranlement : le commerce même y puisa une nouvelle impulsion. III. — l'agiotage sous LOM S XV ET LOUIS XVI. Malgré une réaction aussi folle que l'engouement avait été insensé, il resta quelque chose des idées de Law. Après la liquidation des Frères Duverney, ces réorganiseurs intéressés de la Compagnie des agents de change (1), on fonda la Caisse d'Es(1) Les agents de change ou courtiers ont pris leur nom de la lettre de change ; c'est dire, par conséquent, que leur institution date de l'époque où la lettre de change fut universellement employée. Une ordonnance de Philippe le Bel, du mois de février 1304, atteste que des intermédiaires légaux existaient dès lors sous la dénomination de courtiers pour le change et les denrées. Une autre ordonnance du même roi, à la date de janvier 1312» contient une sorte de règlement qui les concerne. En 1572, Charles IX, par un édit de juin, créa des courtiers de change, deniers et marchandises en titres c'est-à-dire L'état des courtiers auquel la légalité et l'honneur sont principalement requises, étant exercé par toutes personnes indifféremment qui s'en « entremettent sans prêter aucun serment par devant nos juges; et par ces « moyens, comme ont été et sont commis infinis abus et malversations^ à ce qu'il nous désirons et voulons pourvoir pour le bien de nos subjects et de la marchandise... » Ainsi débute l'édit créant officiellement les charges d'agent de change, il y a plus de trois siècles. Sanctionnant ensuite cette institution, Henri VIII, par un arrêt du conseil 2

The text on this page is estimated to be only 16.04% accurate

18 L'HISTOIRE compte (B), Cette Banque rendit au commerce des grands services et alla toujours en élargissant le cercle de ses opérations, si bien qu'après sa réorganisation de 1779, elle devint une véritable banque à billets et vit ses titres être l'objet d'un agiotage si effréné, que le gouvernement s'en émut et que (ô candeur du XVIII^e siècle !) les puissants administrateurs s'indignèrent. Le roi du 15 avril 1595 créa des charges d'agent de change : Paris eut huit courtiers de change à Lyon, douze ; Rouen quatre ; Marseille, quatre ; Toulouse, trois ; Bordeaux, Tours et la Rochelle, deux ; Amiens, Dieppe et Calais, un. Par son édit Henri IV, défendit à toutes autres personnes de s'entremettre dans l'exercice des fonctions de courtier sous peine de punition corporelle, crime de faux et 500 écus d'amende. Comme on le voit, Lyon était la ville la plus favorisée mais Lyon était alors la ville la plus commerçante de France, la seule ayant des relations suivies d'affaires avec la Suisse, l'Italie et la Savoie, Cependant, sous Louis XIII, le nombre des agents de change de Paris fut augmenté. Mais on peut dire que la Compagnie des agents de change ne devient réellement horrible que lorsque d'après les idées des frères Paris-Duverney, en 1724, il fut établi par avis du conseil d'Etat une place appelée Bourse. A partir de 1794, les charges d'agent de change furent supprimées par un décret bizarrement rédigé: « A partir du 1^{er} avril 1791, les offices des perruquiers, barbiers-étuvistes, baigneurs, ceux des agents de change et tous autres sont également supprimés, Les agents de change reparurent en 1795 au nombre de 25 l'église des Petits-Pères leur fut alors assignée comme Bourse, Sous le Consulat, le nombre des agents de change fut porté à 80 et le cautionnement fixé à 60,000 francs. Comme sous Louis XVI, la Chambre syndicale voulut alors mettre un frein à la fureur des marchés à terme, mais ne put y parvenir, Les lois du 2 ventôse an XIII, du 28 avril 1816 et du 9 mai 1818 fixèrent définitivement les règlements des charges d'agents de change fixant le montant du cautionnement à 125,000 francs. On parle en ce moment de créer 90 nouvelles charges d'agents de change à la Bourse de Paris, la valeur vénale de chaque charge étant fixée à un million. (2) Ces quatre frères Paris-Duverney, fils d'un aubergiste dauphinois avaient de fortes raisons de détester Law qui les avaient dépouillés de leurs Fermes générales. Leur liquidation se ressentit de cette animosité. Les Frères y trouvèrent gloire et profit. Us reprirent leurs Fermes

générales^ entassèrent les millions comme l'hiver entasse la neige sur les monts et léguèrent à leur descendants les titres de comte de la Blache et de marquis de Brunois.

The text on this page is estimated to be only 20.18% accurate

DB L*A010TAGB 19 « il s'est fait disoit le Goaseil, un trafic tellement désordonné des titres de la Caisse d'Escompte^ qu'il s'en est vendue quatre fois plus qu'il n'en existe. De pareils actes, enfantés par un vil esprit de cupidité, ont le caractère de ces jeux infidèles que la sagesse des lois du royaume a justement proscrits. * En réponse à ces plaintes honnêtes, le roi rendit un arrêt dont les considérants seraient encore de mise aujourd'hui et méritent d'être reproduits : ^ Le roi, informé que depuis longtemps il s'est introduit dans la capitale un genre de marché ou de compromis aussi dangereux pour les vendeurs que pour les acheteurs, par lesquels l'un s'engage à four air et l'autre se soumet à les payer sans en avoir les fonds, avec réserve de pouvoir exiger la livraison avant échéance, moyennant l'escompte < Que ces engagements qui, dépourvus de cause et de réalité, n'ont, suivant la loi, aucune valeur, occasionnant une infinité de manœuvres insidieuses, tendantes à dénaturer momentanément le cours des effets publics, à donner aux uns une valeur exagérée et à faire des autres un emploi capable de les décrier; qu'il en résulte un agiotage désordonné que tout sage négociant réprouve, qui met au hasard les fortunes de ceux qui ont l'imprudence de s'y livrer, détourne les capitaux de placements plus solides et plus favorables à l'industrie nationale, excite la cupidité à poursuivre des gains immodérés, substitue un trafic illicite aux négociations permises et pourrait compromettre le crédit dont la place de Paris jouit à si juste titre dans le reste de l'Europe. > Mais leur œuvre maladroite fut de rouvrir la carrière aux Fermiers généraux. C'est ainsi qu'on vit arriver avec et après eux, Mme de Prie née de Pléueuf, puis Cûrrier, Louis Bourgeois, le Riche de la Popelinière, les de Live d'Epinay, les de la Reynière, Claude Dupin, Cazes, Joly-Bouret, de Beaumont, Laborde, de la Haye, Mazade, Borda, de Boismont, de la Haute, de Soucy, Sainte-Amaranthe, Sénac, Jean Bertia et autres dévorants. La Révolution en mettant un peu de justice dans les finances de l'Etat, obligea ces rois de l'argent à changer de métier. Elle en guillotina même trente-quatre sur la Terreur, comme on verra plus loin. A ce dénouement n'avait pas été étrangère l'honnête indignation contre les fermiers généraux du chimiste Fourcroy, patriote implacable à ses heures. Malheureusement pour la science, Lavoisier se trouva dans le nombre des condamnés. Malheureusement encore pour la philosophie, nous devons compter Helvétius parmi les fermiers généraux du xxiie siècle. Mais ce

dernier fit oublier l'odieux de son métier par une inépuisable bienfaisance, couronnant sa philosophie matérialiste.

The text on this page is estimated to be only 19.13% accurate

20 l'histoire du Fort bien, mais que pouvait une défense royale contre l'agiotage débordant? Florissants en Hollande et en Angleterre, les marchés à terme pouvaient d'autant moins être interdits, que justement ils trouvaient un aliment nouveau dans les fondations de « Compagnies » pour l'exploitation de mines et d'usine, et qu'alors commençait une évolution économique qu'avec de fort bonnes intentions favorisait Louis XVI. Aussi l'arrêt royal eut-il si peu d'effet, qu'en avril 1788, dans sa Dénonciation sur l'agiotage au Roi[^] Mirabeau, le futur grand tribun révolutionnaire, pouvait encore dire: « C'est l'ennemi le plus redoutable de votre royauté, c'est l'agiotage que je dénonce à Votre Majesté ; il dévore vos revenus, il aggrave les charges de l'Etat, il corrompt vos[^] sujets, il énerve votre puissance et s'il exerçait plus longtemps ses ravages il rendrait impossible jusqu'à vos bienfaits. Nous ne saurions vous déguiser, Sire, qu'il a des protecteurs aux pieds de votre trône. Peut-être, hélas! vous persuaderont-ils que l'agiotage a été jusqu'ici un palliatif nécessaire, et que mes principes ou les faits que j'allègue sont autant d'erreurs, < Sire, il s'agit de l'honneur et du salut de la France. ». « Oui, j'en jure la vérité[^] l'agiotage qui s'exerce à Paris » sur des effets dont le produit éventuel égare l'imagination, ne peut engendrer que la plus abominable des industries, « Eh ! quelle compentisance[^] offre-t-il, quand son résultat unique, son dernier produit, est un jeu effrené, où des millions n'ont d'autres mouvements que de passer d'un portefeuille dans un autre, sans rien créer, si ce n'est qu'un groupe de chimères que la folie du jour promène avec pompe et que celle du lendemain fera évanouir, « Détruire l'agiotage, c'est sauver l'Etat, c'est pourvoir à sa sûreté, c'est rétablir le bon ordre, c'est rendre au gouvernement sa dignité, à l'autorité son empire, aux lois leurs forces : c'est préparer la voie à l'esprit public, assurer la paix à l'extérieur, la ramener à l'intérieur des familles, restituer leurs talents à leur véritable usage, la considération aux choses utiles et décentes » (Œuvres de Mirabeau, par Vermorel). Admirablement conseillé. Seulement l'œuvre réparatrice était au-dessus des forces de la monarchie croulante. Elle avait tenté quelque chose, à l'avènement de Louis XVI nous devons le reconnaître. En 1774, lors de l'échéance du fameux bail David (1) (1) Cette date de 1774 et qu'on a nommé le bail de David est restée célèbre à un autre titre. Quand l'heure des poursuites révolutionnaires eût sonné, il fut convenu qu'on ne les ferait pas remonter au-delà de ce bail. Ceux des

fermiers généraux qui étaient plus anciens, quoique plus coupables en fait, échappèrent ainsi à la vindicte populaire, si terrible à leurs successeurs.

The text on this page is estimated to be only 19.87% accurate

I DB L*Â({IOTA}& 21 on tenta d'imposer qiielfiues règles aux fermiers généraux. Turgot et Necker firent plus, mais la force acqui&e par les abus fut plus forte que leur génie et leur bonne yolonté. Mais en 1789 approchait; des tempêtes allaient Tenir, qui balayeraient momentanément, avec les Tieux abus^ les impuretés sociales de la finance naissante. IV. — L* Agiotage pendant la Révolution La politique économique de la Révolution, s'affirma dès 178& par la suppression des fermes et des régies. La vente des sels et tabacs devint libre et, dès lors, commença la liquidation de ranciennne gestion fiscale. Si impopulaires et si malfaisants avaient été les Fermiers généraux que le peuple demanda une punition exemplaire. L'enquête dura jusqu'en 1793, La Convention hâta les choses. Par ses ordres sous la direction des conventionnels Jack et Bupin, ce dernier ancien employé des fermes, l'enquête marcha rapidement* Bourdon ile TOise s'écria le 23 novembre en réponse à une communication du Go mité des Finances ; € Yoilà la centième fois qu*on parle des fermiers gênent raux. Je demande que ces sangsues publiques soient arrêtées « et que si leurs comptes ne sont pas rendus dans un mois la € Convention les livre au glaive de la loi. » Ce fut le coup de tonnerre annonçant l'orage; dès le lendemain un décret d'arrestation était rendu et bientôt trente-quatre fermiers généraux furent enfermés dans le ci-devant hôtel des fermes, rue de Grenelie-SaintHonoré. Le président de l'administrât ion de Paris Dufourny, Jack et Dupin tarent chargés de Topération. Bupin présenta à la Convention un rapport écrasant et conclut à renvoi devant le tribunal révolutionnaire. Ainsi fut-il ordonné et les accusés furent transférés à la Conciergerie. Ils comparurent devant le terrible tribunal les 19, 22, 25 floréal, 2 prairial et 4 thermidor (7, 10, 13 mai, 31 mai, 23 juillet 1794.) Fouquier-Tinville requit et obtint la peine de mort qui fut appliquée le lendemain. Malheureusement parmi ces trente-quatre fermiers généraux se trouvait le grand chimiste Lavoisier qui, en 1769, avait accepté une ferme générale pour subvenir aux frais de son laboratoire. Devant le tribunal, il fut pris d'un regret scientiflque et demanda un sursis pour achever une grande découverte. — La République n'a pas besoin de savant! hurla rageusement le robespierriste Goffinhal qui présidait le tribunal. Cet inquisiteur jacobin prononça la parole impie au moment où les

The text on this page is estimated to be only 11.67% accurate

â2 L'HISTOIRE B Fûrcroy, les Moage et toute Télite scientifique de la France forgeaient, dans les laboratoires de Meudon, les instruments de vietoirf^ de la HéTolution, Tant il est vrai que le fanatisme rouge n'est pas moins haïssable, n'est pas moins inique ni moins funeste à l'œuvre supérieure de l'émancipation humaine que le fanatisme noir. Ainsi fut faite la liquidation sanglante de la fiscalité de Tancien régime (i). Cette dernière a été remplacée par un parasitisme administratif contre lequel nous ne réclamons pas la guillotine, mais Fémondement et la mise à la portion congrue. Ce n'est pas seulement contre les fermiers géaéraux que la nouvelle politique économique s^afflrma. Au beau moment de sa reprise, l'agiotage fut brutalement frappé par la Hêvolutioun, surtout après le renversement de ta royauté. € La Bourse de Paris, disait Glavièrej dès février ^ 1793 n'a rien qui milite en sa faveur, Législateurs faites fermer

The text on this page is estimated to be only 10.83% accurate

DE L*AG10TAGfi 23 La CoETention ne s'en tînt pas là. Peu de semaines après la fermeture de la Bourse, Cambon disait à la tribune : «11 existe en < ce moment un combat à mort entre tous les marchands d*ar^ gent et l'attermissement de la République, Il faut donc tuer ces ^ associations destructives du crédit public, si nous voulons 4^ établir le règne de la liberté » (séance du 24 août 1793). Conformément à ces paroles la GonYention décréta : « Les associations... dont le fonds capital repose sur des actions au porteurs, ou sur des effets négociables, oa sur des inscriptions sur un livre transmissibles à volonté, sont supprimées. ^ (Décret du 24 août 1793. Pendant la fermeture, des spéculations bieu entravées sur les assignats et les rares titres existants eurent Lieu clandestinement auPalais-Royal, entre agioteurs, nonsuffisamment effrayés encore par le tribunal révolutionnaire, qui pourtant ne plaisantait pay et portait souvent sur eux sa main de fer. La matière à agio eût été pourtant maigre, si elle avait eu quelque rapport avec ce tableau d'une Bûurse en 1792, dont le menu était ainsi rédigé ; Compagûiedes Indes (privilege aboli) était coté pourles actions réduites de 2»50Qliv, à 1.800 Liv, Les demi-aotiODs de 1.600 liv. à 1.200 Liv. La part d'acl ion de 400 liv. a 2;i0 Liv, Actions nouvelles des Indes de 1.000 liv. à 030 Liv. Caisse d'escompte 1.650 Liv. Quittances des eaux de Paris , , 410 Liv. Caisse patriotique ' 616 Liv, Assurances contre les incendies de 3b9 liv, à. . * 355 Liv> Assurances sur la vie de 370 liv, à 380 Liv. {Moniteur du 3 octobre 1792) Mais il allaity avoir des dédommagements pour les bomraes d'argent, après Thermidor. La fourniture des armées, les Biens Nationauso^ les Assignats^ telles furentles grands confluent de l'océan finam^ier où, pendant la période de la Révolution thermidorienne et directoriale, nagèrent les requins de Tagio. BOn rétabli Hsement en 1795^ elle se tint au Louvra» En 1807, elle fut transférée au Païaia-Royal^ en 1818, sur le terrain du couTOnt des Filles Saint-Thomai» et enfin en lâ26, installée dans T édifice actuel qui porte ce nom. Au XVI* siècle j avaient été fondées sous des nom 3 divers, des Bourses d« commerce à Lyon, Toulouse, Rouea, Bordeaux, etc. C'est à Bruges, que les reunious de commerçants prirent pour la première fois le nom de Boirrsc^

24 l'histoire La partie avait d'abord été ouverte par les fournisseurs, autrement appelés rit-'patn'sel^ parmi lesquels nous trouvons tant de futures illustrations boursières. Tout d'abord, Tabbé d'Espagnac, compère à certains moments de Talleyrand-Périgord. Pour ne citer qu'un fait, ce d'Espagnac avait affermé à la maison Masson et Cie^ dix mille flr» Mes par Jour, la commission de ebarrois qu'il avait obtenue de Dumouriez. Benjamin Jacob ne vendait à l'armée des Alpes la viande que le double de son prix commercial : 34 sols au lieu de 17 sols. Ce traitant était modéré dans ses pilleries. Aussi, s'enricbit-il moins vite que le célèbre Ouvrard, par exemple (!)• Gollog, autre riz^pain^sel de même force, fut assez fort pour commanditer plus tard le Dicc-^huit Brumaire et participer puissamment à rètrangement, par trahison, de la grande République révolutionnaire. En frappant de sa terrible pique le vieux continent européen, la République française en avait fait jaillir au milieu du sang et des flammes, sur les ruines de la féodalité et de l'absolutisme vaincus, la liberté politique et l'égalité civile ; pour cela elle méritait la haine de la féodalité financière. Elle l'eut et elle en mourut, le néfaste Corse aidant. Alors vinrent les beaux jours pour l'illustre pleïade des Sel(1) Ouvrard pouvait, en 1804, perdre sans ébranler son crédit et sans cesser de donner au Raincy des fêtes dignes de Louis XI V^ les terres de Preuillj et d'Azay, avec une forêt de 7.000 arpents, les domaines de Château neuf, Saint-Gratien de ViUaudry, Saint-Brice, Marly, Luciennes, la ruoitié de 84 fermes près de Cologne, louées près de 600.000 fr. par an, cinq maisons rue de la Chaussée-d'Antin et rue de Provence, une maison place Vendôme, rhôtel de Montesson, etc. Un habile de cette envergure méritait Panoblissement pour les siens, il eA fut ainsi. Mlle Ouvrard devint tout naturellement comtesse de Rochechouard, comme plus tard la fille d'unisraéiite de même encolure, Mlle Mirés, allait devenir, non moins naturellement, princesse de Polignac ; comme encore une demoiselle Lafûtte, dont a parlé récemment en fort mauvais termes la chronique judiciaire, devait s'appeler princesse de la Moscowa. De son côté, Michelet a, de la sorte, pourtraicturé le roi des ris-pain^sel ; 4C Ouvrard, Tingénieux spéculateur, dont la fortune variable réussit, tomba souvent, se releva heureusement. Homme de ressources infinies et d'audaces incomparables. Barras, son intime ami, lui avait fait l'honneur ruineux de lui céder sa Tallien. Ouvrard lui refusa d'abord, disant : < Je ne suis pas assez riche ». Mais ensuite, il réfléchit qu'après tout rien

n'étendrait plus son crédit que de le voir acquérir une beauté si coûteuse. La
cession se fit publiquement à l'Opéra. L'effet désiré fut produit. Les actions
d'Ouvrard montèrent »•

The text on this page is estimated to be only 12.07% accurate

DB l'âqictaos 25 Uèrei des Séguin, des Odier, des Vanderberghe, des Flackat •t autres gens de gain protégés par certains inspecteurs tôhdys— comme Malus,— tous rît-paif^sel^ tous tripoteura des Biens Nationaitx et des AuignaU. Yoici comme : Après le 10 août, il avait été décidé que Leg biens nationaux seraient subdivisés en petits lots de 1 à 4 arpenta et aliénés à perpétuité, moyennant un petit fermage annuel constamment rachetable. On ajouta, un peu plus tard, çu'une partie de ces tiens, éyalués à la somme d'un milliard, lerait gratuitement dislril»uée, après la victoire, aux patriotes indigents qui se battaient aux frontières. L'exécution de ces mesures aurait donné pour sept ou liuit milliards encore en terre aux petits cultivateursMais autant en emporta le vent (1), Les financiers, déjà aguerris pour la fourniture des armées , jetèrent le masque immédiatement après le 0 Thermidor et l'abolitioa à^Vimammum. Ils agiotèrent sur les denrées alimentaires si bien, dit Georges Avenel dans ses admirables Lundis Révolutionnaires^ qu'ils affamèrent le peuple qui se souleva et qu'ils écrasèrent (Journées de Prairial). Tous les obstacles révolutionnaires et populaires étant ainsi écartés (on ne provoyait pas encore la Conjuration des EgauoG). les agioteurs < firent grand » et procédèrent avec un infernal esprit de suite. Il s'agissait tout d'abord de déprécier les assignats. Hauts bourgeois et gouvernants s'y vouèrent avec un succès approprié aux efforts. En effet, pendant que les rix-pain^sel et leurs congénères conduisaient à la Bourse réouverte une foudroyante campagne de baisse^ les gouvernants thermidoriens et leurs successeurs jetaient sur la place des assignats^ pour des sommes triples à celle qui avait suffi à toute la période de la « Patrie en danger ». Qu'on en juge par ce chiffre : Us émirent pour une valeur àe vingi-trois-miLliards d'assignats en coupures de deux mille, de cinq mille et de dix mille livres ! {1} La apéculûtioû eur les bieos natioEiaiii aïait timi dément comjmeacé sous la Têrrev^r iiième^ maigre le danger; lant TaTidité remporte cbez certaine hommes. Des reTolutionnaires comme Jourdan-Coupe-Têtej Julien de Toulouse, Rovère, Chabot, etc, alUéô aux de Fontvielle, y furent mêléa. Saint-Simon aussi spécula sur lea biens natieu^Lux. Michelet innocente, avec raison, U grand socialiste, à cause de ses préoccupationa indus trialiatea et philauthrepiquefl. Par ua motif analog^ue, noua avone innucenté Helvétius et Layoiûer.

The text on this page is estimated to be only 12.91% accurate

26 l'histoire N'était-ce pas aller volontiers à la banqueroute? et la Révolution, dont les armées victorieuses et libératrices débordaient sur l'Europe, n'était-elle pas[^] dès lors» livrée, déshonorée aux loups-cerviers de Bourse? Quels furent les résultats de cette politique financière ? En décembre 1793, les assignats étaient au pair; en Thermidor (juillet 1794) ils représentaient encore un deuxième de leur valeur normale ; en août 1795, ils tombèrent au quart; en janvier 1796, au dixième; en février de la même année, au vingtième; «pour tomber finalement, peu à peu, au quart» de leur valeur nominale! Le moment psychologique attendu par les agioteurs approchait. Une situation intenable était faite; pour y parer, le Directoire — beaucoup dupe, mais un peu complice — émit[^] pour remplacer les assignats absolument déconsidérés (et que pour presque rien les agioteurs avaient empilés dans leurs caisses) pour deux milliards quatre cent millions de - mandats territoriaux[^] les quels mandats allèrent tout naturellement, comme le ruisseau à la rivière, es mains des « fournisseurs, » Ce nouveau papier monnaie devait partie être changé contre des assignats, à raison de 30 capitaux pour un, partie être employé à l'achat direct des biens nationaux. Les croupiers, déjà possesseurs de la plus grande partie des assignats, raflèrent facilement les mandats territoriaux, payant ainsi au quartTM «ce qui leur valait un trentième ou[^] pour être plus clair, payant un ce qui valait dix: et demi. C'est avec des bons d'achat ainsi obtenus que les riches[^] purent jeter leur dévolu sur 10 milliards de biens nationaux. Ils[^] contents encore de la bonne aubaine, ils se démenèrent furieusement pour faire baisser la valeur desdits biens nationaux[^] soufflant que les soumissions seraient annulées et refusant de faire les seconds versements des soumissions obtenues, sous prétexte qu'ils n'avaient plus de mandats* Le gouvernement haut-bourgeois fit semblant de les croire, et pour calmer ces insatiables, accepta en paiement des biens nationaux des ordonnances de fournisseurs[^] des bordereaux[^], des bons de réquisition et même des inscriptions de rentes, ce qui était un véritable scandale, vu la façon dont avaient été obtenues ces inscriptions (1)« (Ordonnance de paiement et d'inscriptions[^] de rentes, ce fut là un scandale bien autre que celui des assignats et des mandats! Deux ans auparavant, lors de la dépréciation des assignats, les fournisseurs[^] les armées n'avaient plus voulu de papier

monnaie; ils avaient préÉéré ne faire in^crjê-e au Gtuxnd Lit're de la dette publique, à nùson iltê bli capi*

The text on this page is estimated to be only 16.13% accurate

DE L AGIOTAGE mik Bêla sorte, on eut les bi^ns nationaux pour moins du dixième de leur valeur d'alors et moins du quarantième de leur valeur actuelle. Les harponneurs gardèrent ce qui était k leur conTenance et vendirent fort chérie reste aux Bandes noires qui, le morcelant, revendirent bien plus cher encore aux paysans. Ces derniers, acheteurs de troisième ou de quatrième main, payèrent de la sorte des sommes dix, vingt, ou trente fois supérieures à celles qu*avaient reçues TEtaL La différence constitua la prime des agioteurs. Ils n'avaient pas perdu leur peine, ils avaient, à une centaine de faiseurs, gagné des miUiards. Opération miraculeuse dont !a contre-partie fut la ruine publique. Mais quoi? les féodalités ne peuvent se former que de Toppression et de la misère populaires. Or, une nouvelle féodalité, la féodalité financière, était néOj qui dans Bonaparte allait trouver son patron, son grand homme, sa ProvidenceY. — L'asiotaûe sous le premier empire « Jamais, dit le regretté auteur des Lundis révolutionnaires^ jamais homme ne fut plus propre a rassurer tes voh urs. Quand on vit avec quelle prestesse il escamotait trEiighien, avec quel sang-froid il se débarrassait des patTiote>î incorrigibles et comme il savait contraindre le pape à accepter la vente des biens de l'Eglise, et comme le droit de propriété se trouve solidement assis dans le code, on eut des ravissements. Les rix-pain-sel avaient pris Bonaparte à Tessai; ils en firent leur gardien à vîe^ éternel* Et alors, chose inouïe, fantastique, s'accusa une période plus dévorante encore que les précédentes : on opéra sur TEurope entière (1)* Pendant dix ans, toujours des armées à approvitaux pour un, puis de dix, quiaxe, vingt capitaa;^ potir un. Telle maison de Génesj poui^ avoir avancé 1,100.000 fr., était portée pour 10.000,0001 Tel autre créancier de deuû^ csjtt tnille lix^res ae trouvait possesseur de do\Aze millions d'inscriptions, Eti bien! ces feuraisseurs prétendirent être traités comme porteurs de valeurs réelles et ce fut sur le pied de vingt fois leura inscriptions qu'ils furent, comme tous les autres porteurs admis aux ventes. (G.Avenel. ?oco ct^o.) Pourrions -nous être étonnés, après cela, du fabuleux entassement de mil- , lions effectué par les affameurs du peuple et des armées républicaines. (I) Bonaparte essaya plus tard de combattre la rapacité des fournisseurs qui, le trouvant trop aventurier, se détachaient de lui. < Je ne veux point de marché; vous savez que les marchés ne produisent que les friponneries... Partez bien de ce principe qu'on ne fait des marchés que pour

voler, que quand on paie on n'a pas besoin de marché et que le système de la régie est toujours le meilleur. » Ainsi écrivait de Tolosa, en 1808,

Z» LH18T0IRB s'annoncer, des caisses à vider, des domaines à prendre. On n'a plus même besoin d'acheter; Bonaparte donnait, dotait, cou-* donnait même; des nations entières étaient adjudgées. Epaulé et fournisseur fraternisèrent, s'allièrent se consolidèrent les uns les autres; et la plupart des ci-devant eux-mêmes éblouis, ahuris, oubliant leurs principes ou plutôt leurs rancunes, fusionnèrent avec les autres, et comme les autres impérialisèrent... € Mais il est un homme qui apparut en même temps que Bonaparte et qui fut pour les fournisseurs non moins providentiel: Jean-Baptiste Say. Le dogmatiseur économiste apprit aux gros propriétaires et capitalistes triomphants qu'ils étaient des producteurs et que le travail humain ne pouvait se passer d'eux; il leur répéta que leurs richesses étaient du travail amassé, et il leur certifia que, pour le bien de la société, il ne fallait aux ouvriers que le strict nécessaire. Ces belles leçons, en rassurant scientifiquement ces messieurs, leur donnèrent une force morale inébranlable. Ils se montrèrent fidèles disciples du prêcheur. Et pendant que Bonaparte tenait enrégimentée une partie des proies pour aller en chasse, une autre partie était casernée dans les manufactures, qui prirent alors un développement considérable (1) Ainsi avait fini l'idéalisme : l'évolutionnaire de la classe bourgeoise (2) pendant que les empiétements financiers avaient suivi leurs cours : car les corruptions sociales aussi ont leurs destinées, surtout quand un grand homme les personnifie. < Aux grands forfaits publics le siècle s'habitue, » aurait pu dire déjà l'auteur de la Némésis. l'obligé du fournisseur CoUot. Certains négociants deviennent honnêtes, quand ils ont fortune faite. • Ce désaveu tardif du premier Bonaparte n'empêcha pas son épigone, le triste sire de Sedan de livrer, après 1859, les fournitures de l'équipement de l'armée, non pas même à des spéculateurs adjudicataires, mais à un concessionnaire, le trop tameux Godillot, que Ton arma ainsi d'un véritable monopole dont lui et les siens (la chose fut mise en actions) se sont servi au détriment de l'Etat et de milliers d'ouvriers ou d'ouvrières par eux impitoyablement exploités, les ouvrières surtout. (1) 11 n'est pas utile de rappeler que ces lignes furent publiées en 1872 dans la République Française si douce aux Lebeaudy du jour. Quati'tum mutata. A (2) Les rapides changements de position occasionnés par la vente des biens nationaux et l'agiotage 'qm en fut les conséquences, les bouleversements des guerres impériales et les fortunes scandaleuses faites par les fournisseurs des armées ou même les

purs voleurs, comme Bonaparte et beaucoup de ses généraux, telles étaient les causes accidentelles de l'abandon par la bourgeoisie du programme humanitaire de la Révolution (Sémérie : La Grande erise).

The text on this page is estimated to be only 10.98% accurate

DE l'agiotage 911 Bonaparte^ Homme des fournisseurs 'et de la haute Banque naissante fut(c'est la seule fois qu'un tel sentiment Tait trouvé accessible) reconnaissant envers ses protecteurs de la campagne d'Italie ; il ne pouvait faire autre chose que de leur livrer le crédit français. La Caisse d'escompte, qui avait rendu de si grands services au commerce et, dans les premiers mois de la Révolution» au gouvernement, avait été emportée, il fallait la remplacer par un puissant établissement de crédit, Bonaparte saisit l'occasion aux cheveux. A peine installé par Brumaire, il fonda, non pas une Banque d'Etat comme Teulou voulu la logique démocratique, mais l'Institut de France. Ce fût, en réalité, la livraison du crédit national — de tous les bénéfices, de toutes les Influences en résultant — à quelques hommes de Bourse, moyennant la souscription dérisoire de 91 millions versés contre 91,000 titres de 1,000 fr. (S). De cette façon fut donc fondée la Banque de France. Le second Bonaparte manqua pas de couronner plus tard cette haute oeuvre financière par la prorogation de 1857.

Reconnaissons que les résultats ont répondu aux préoccupations ploutocratique des fondateurs napoléoniens. (2) Pourtant que de motifs contre une pareille concession? Les économistes libéraux E*accorde Et ici avec les socialistes B. « Le numéraire, dans la double constitution moderne, argent et billets, faisant office de monnaie, est une marchandise dont l'usage est universel } le débit certain ^ ouire qu'il est constant- Investir quelques hommes du pouvoir de faire écouler cette marchandise ou d'en arrêter le cours à leur gré ^ k l'aide d'un monopole comme l'émission j c'est simplement rendre tous les autres genres de trafic et de commerce tributaires des maîtres tout puissants de cette indispensable richesse. » {P- Coq. Les circulations en Banque, etc^} Si l'on invoque en atténuation la concurrence possible par les banques libres, nous répondrons que cette concurrence, selon l'expression d'un sous-directeur de la Banque * est dominée par les plus puissants à leur profit, » déserte que l'industrie et le commerce français sont pris comme dans un étau entre les bénéficiaires d'un monstrueux monopole et les grands feudataires de la haute finance. Ce n'est pas tout, le commerce ainsi hyé aux feudataires est en butte à toutes les fluctuations de rescompte^ Nous ne donnerons qu'un seul exemple de cette décision paralysante et ruineuse de la Banque de France dans la seule année de 1867, qui lui fut si fructueuse pourtant Son

escompte passa par les pliasee suivantes : $5 \frac{1}{2}$, $6 \frac{1}{2}$, $7 \frac{1}{2}$, 8^9 , 10, 9, 8, 7, 5, 6, pour 100. Que d^entrares de toutes sortes ^ que de cH se et que de rainei| sont pTOâuitea par ces meurtriers et iujustificabies soubresauts ?

30 LHisrOIRB Les 182 millions de capital versé de la Banque de France sont devenus, aux derniers cours des titres, 800 millions en chiffres ronds. Plus de 600 millions ! de plus-value. N'est-ce pas monstrueux ! Le seul décret de prorogation de 1857, complété par un doublement du capital, se traduisit par une hausse immédiate, atteignant la somme de 205 millions. Et notons que les dividendes se tiennent depuis longtemps dans les chiffres forts de 25 à 300/0, qu'ils commencèrent, en 1800, époque de la fondation, par être de 12 0/0. Ce sont des milliards, vousdis-je, que le crédit moral de la France a rapportés déjà et rapportera encore à quelques capitalistes par qui notre commerce est étranglé : Les Bonaparte l'ont voulu ainsi et les hauts-bourgeois y tiennent tout naturellement. Mais les socialistes ont-ils tort de vouloir nationaliser la Banque de France ? Revenons à notre sujet. Il y eut donc brouille avec Napoléon 1^{er}. Les financiers, dont ses guerres incessantes rétrécissaient le champ d'opération, trouvèrent des défauts au protégé des loups-cerviers Gollot, Taleyrand-Périgord, etc., d'où un frisson d'opposition. Le terrible maître en eut vent. Alors il trouva que les financiers étaient « les sangsues de la fortune publique » et pour premier avertissement il tenta, en 1807, de mettre fin à d'intolérables pilleries et scandales, en fixant le taux de l'intérêt. Il n'y eut jamais de loi plus éludable ni plus éludée. En 1808, de Tolosa (nous l'avons déjà indiqué), il écrivait que les marchés, pour fourniture des armées, n'étaient que l'organisation du vol et du pillage. En conséquence il tenta de mettre en régie la fourniture des armées comme aussi de nationaliser le crédit et le roulage. (Comparez avec les préoccupations actuelles de M. de Bismarck). Mais c'était trop tard ; les financiers étaient dans la maison, ce devait être à Napoléon d'en sortir. On le lui montra bien, quand des fournisseurs[^] les retards[^] calculés certainement, retardèrent de dix semaines[^] et firent échouer la néfaste campagne de Russie[^] et quand, après Waterloo, la rente française monta soudainement de 53 à 81 francs. Et pourtant, cette velléité de rébellion impériale avait été bien compensée par la désastreuse loi de 1810, livrant aux mêmes agioteurs toutes les richesses minières de la France, dont les socialistes demandent aussi la nationalisation ou reprise par l'État. En résumé : . 1800, fondation de la Banque de France ;

The text on this page is estimated to be only 14.07% accurate

DE l'agiotage 31 1810, loi réglant la concession des mines, sacrifiant les droits de l'État qu'avait sauegardés la loi de 1791 ; Telles sont les deux premières grandes dates de la féodalité financière en France; tels sont les titres du premier Bonaparte h ia gratitude (qui fut courte pourtant) des financiers. Nous allons mainteûant voir d'autres faits illustrant un champ d'action plus vasta- Car, dit un penseur estimé : ^ Pendant que les fils de la Révolution tués, dispersés ou traqués sous TEmpire et la Restauration, avaient disparu de la scène, elle avait été euvahie par la bande des agioteurs, qui n'avaient vu dans notre immense crise sociale que la possibilité de pêcher en eau trouble. Enrichis sans tradition, pullulation imprudente des époques critiques, ces hommes arrivèrent au pouvoir et formèrent une classe riche. (Sémérie ; la Grande Cnse), Cette classe allait joindre les honneurs à l'argent, conçen^ Iration qui allait dégager une force nouvelle (1). VI. — l'agiotage aous la restauration, 1815! Année de honte, de sang et de Tinvasion pour la France; année d'or pour les flnanciers, € On peut prendre la fatale année de 1815 pour l'ère de la nouvelle puissance des hommes d'argent, dltTousseneL »* (Lesjuî/Sj roiî de Vépoque). « Le XIX« siècle date de 1815, dit un autre écrivain (M, de Eoisjolin dans la Revue libérale). Jusque-là on tourbillonnait dans la révolution et dans la guerre- C'est en 1815 qu'est né le siècle des machines, des forces collectives, des travaux compliqués de la vie terne et des arts tristes >. C'est en ISiu, ajoutons-nous, qu'apparurent sur l'horizon boursicotier de l'Angleterre, les Baring, les Hope, étoiles de première grandeur, et sur Thorizon boursicotier de TBurope la pléiade redoutable des Rothschild qui, du ciel gris de Francfort, projeta, avec une égale intensité, ses rayons dévorateurs sur Paris, sur Londres, sur Vienne et surKaples. A ces gloires cosmopolites, les gloires nationales des rafilages des vingt-cinq dernières années ne manquèrent pas de faire (1) Où étaient lee héroïques temps delà Kévolution? Cea temps où la ConTecUciîinel Grégoire, revenu d'une misaion, disait à sa gouTernante , en lui remettant un sac d'écua : « Tiens j citoyenne Durand, Toilà ce qu^en mangeant du pain sec et eu buveant de Tenu le plus souvent, j'ai économisé à la République >^,

33 l'histoire cortège. Ni Seillière, ni Guot ne s'étaient éclipsés, et Ouvrard allait pouvoir pêcher dans d'autres troubles fournitures (1). Tout souriait d'ailleurs aux hommes d'argent. Les idées industrielles et commerciales des Anglais débordaient sur le monde et nulle part le renouveau ne fut aussi vivace qu'en France, surtout aux temps de M. de Villèle l'ami souriant des hommes de Bourse. Crédit, industrie, commerce, prirent rapidement un essor inouï. Le gouvernement de la Restauration favorisa sagement cette éclosion économique. Il se trouva des représentants de la plus haute noblesse pour se mettre à la tête d'entreprises industrielles et commerciales, tel le duc de la Rochefoucauld-Liancourt qui arborait le qualificatif de filateur. Cette fraction avancée du vieux régime se joignit à la nouvelle classe riche et forme une espèce d'aristocratie moitié nobiliaire, moitié bourgeoise, que personnifia assez bien le gouvernement de Louis XVIII. Les entreprises se multipliaient. Humann (2) fondait Decazeville dans l'Aveyron. Le Greusot, propriété nationale, fut (1) « Nul doute que le marché Ouvrard (armée d'Espagne de 1823) était inutile. Il a été ruineux et immoral, en ce qu'il a fait germer ce désir insatiable du gain, qui étouffe les sentiments honnêtes et généreux. < Ce marché a sans doute été préparé de longue main; c'était du moins le bruit répandu à l'armée lors de sa conclusion, « On a tout ménagé pour rendre le marché Ouvrard nécessaire, du moins en apparence. « On a voulu considérer ce malheureux marché comme un mal nécessaire,^ et alors on a attaqué l'intendance. « J'étais intendant d'un corps d'armée ; cette attaque se trouvait donc en partie dirigée contre moi ; j'ai dû la repousser et restituer à chacun ses oeuvres. c J'adresse aujourd'hui mon rapport, par l'estafette, à S. Exe. le ministre de la guerre. J'ai combattu le marché Ouvrard pendant la campagne, et j'ai recueilli le fruit de mon audace, en étant seul privé d'avancement ou de» grâces quelconques. J'ignore les nouveaux désagréments que pourra m'attirer mon mémoire, (Rapport de l'intendant militaire Regnard. Madrid, 1824). « Les achats d'Ouvrard, bien que conclus à des prix plus élevés que ceux du pays, n'ont jamais porté la ration à plus de 1 fr. 25. Il était accordé à ce munitionnaire général 3 fr. 15 centimes. (Marchés Ouvrard, 1823. — (Rap. du sous-intendant militaire Dubois, cité par A. Perrin dans sa Résurrection des grands fournisseurs), — Le beau-père du comte de Rochechouart eut ainsi le moyen de réparer les pertes de 1804. (2) C'est à cet Humann que Louis-Philippe disait plus tard, en It créant ministre : «

Gérez les finances de la France comme vous avez géré les vôtres >. C'est de quoi les ministres ne sont guère coutumitrs.

The text on this page is estimated to be only 23.92% accurate

» DR L*AQIOTAGB 33 abusivement liTré aux gros financiers au moment où commençait rède ses développements. Saint-EtieDoe s'éveillait à la fiévreuse vie minière et industrielle ; tandis que, dans le Nord et TEst, les industries textile et sidérurgique s'armaient de l'outillage mécanique et de la force motrice à vapeur, dont remploi annoaçait la plus grande révolution économique des temps modernes. € La restauration, ditCapefigue, eut rincontesiabie mérite de faire pénétrer les mœurs ilnaricières de TAngleterre », En 1820, en effet, commencèrent les années plantureuses de la haute finance, avec les concessions à des

The text on this page is estimated to be only 26.47% accurate

M l'histoiuis naire par Thabilité du prospectus et par la pulilicité de la presse périodique. L'annonce fut un moyen de succès ; elle entra dans les préYisions des entrepreneurs, des spéculateurs; elle fit partie de leur budget. Quant un industriel voulait fonder une entreprise, sa première occupation était de s'assurer la pubUcité, rannonce, le prospectus» Il n'y avait pas de puissance comparable à celle du journal qui, chaque .jour, répétait le même éloge ou le mêmeblâme j la presse enfantait ou détruisait. Les industriels s'assuraient donc de la dernière page d'un journal. Ils annonçaient le phénomène d'une découverte, le produit immense, souvent d'une entreprise impossible. A ce grand coup de tamtam de la presse, les actionnaires accouraient pour prêter leur concours, sans savoir, sans hésiter, jusqu'à ce que surgit le grand jour du réveil. Les annonces devinrent même l'objet d'une association; un les afferma comme un champ de terre. Une société tint dans ses mains les cent bouches de la Renommée; eiie pouvait en disposer au profit de toute spéculation nouvelle qui voulait appeler des capitaux. On eut alors des pages tout entières de journaux, remplies de grandes affiches, annonçant toutes les merveilles des asphaltes et des mines de SaintBérain (1). Les murailles se couvrirent d'affiches peintes, coloriées, appelant des actionnaires par des promesses de tout genre vers des édifices imaginaires. Plusieurs fois la magistrature, gardienne (croyait-on,) des lois sociales et de la probité, dut intervenir par une trop douce répression. Louis Blanc écrivait de son côté, en 1840 (Histoire de dix ans) ces lignes qui paraîtraient naïves aujourd'hui : « Trois ou quatre ans ne s'étaient pas écoulés depuis la Révolution de Juillet qu'un mouvement semblable à celui qui déshonora la Régence de Philippe, éclatait au sein de la société française. Elle se vit tout-à-coup dominée par une classe que tourmentait une honteuse fièvre d'industrialisme et pour qui tout était devenu un objet de trafic. € On se pressait, on se heurtait dans les avenues des Banques. (1) Le grand menear de cette corruption de la presse fut Emile de Girardin qui, sous couleur de fonder le journalisme à bon marché, le vendit aux faiseurs financiers, 11 opéra d'ailleurs quelquefois pour lui-même comme le prouva l'inoubliable affaire des mines Saint-Bérain. La multiplication dea journaux a depuis décentralisé cette puissance colossale de l'annonce. Mais le résultat est le même, les financiers achetant toujours la masse des jour* naux, moins quelques honnêtes qui, le plus souvent, meurent de leur honnêteté.

The text on this page is estimated to be only 23.10% accurate

UE L*AâlOTÂGE 35 Prendre des actions sans les payer, les vendre» toucher des primes, faire fortune avec la hausse, telle était la folie universelle, tel était le rêve de plusieurs milliers d'hommes éveillés. ^ Aussi, dans Tarène industrielle, une émulation sordide entassait-elle chaque jour débris et victimes,.. La com?oitise, l'impatience du succès, une soif de gain inextinguible et cruelle, l'alliance de la richesse et de l'intrigue dans un but de spoliation. Rien de semblable ne s'était vu dans notre pays. Ce ne furent bientôt plus partout qu'entreprises fondées sur le mensonge- Les faiseurs d'affaires pullulaient; combiner des infamies lucratives, cela s'appelait avoir des idées. On mit en actions des mines imaginaires, on proposa d'exploiter des inventions qui n'en étaient pas. < Nombre d'aventuriers sans pudeur se firent payer la crédulité des actionnaires des apports chimériques ou honteusement exagérés. La France fut inondée d'impostures. Alors, les tribunaux retentirent de plaintes, mais on eût dit que le châtement ne faisait qu'entretenir la contagion, » Ainsi parlait Louis Blanc. Pourtant ce qu'il flétrissait si éloquemment n'était que l'enfance de l'art. Les routiers du second empire et les escrocs de la troisième République hausseraient les épaules de pitié en lisant ces lignes et s'écrieraient: ^ Nous en avons fait bien d'autres, nous, car comme Voltaire/cus de Shakespeare, nous disons : € Quelle imbécile demoiselle que la Probité! < Et la Loyauté, sa sœur, quelle sotte demoiselle ! » L'escroquerie la plus compliquée n'est pas au-dessus de notre génie et nous opérons sur un champ immense. Permis aux poètes poncifs de dire de nous : 4(Voyez l'agioteur : pareil au loup cervier « Il semble calculer, dans ses courses errantes, « L'heure de déterrer le cadavre des rentes. Quand nous dédaignerons moins la gent irritabile vatum, nous soumettrons Apollon à Mercure, par une petite dispensation d'or.» Mais, il y a cinquante ans, on croyait encore à quelque honnêteté. Antier et Frédéric Lemaître, répondant au désir du public, créèrent Robert-^Macaire. Le loup-cervier de Bourse dont le règne commençait, fut ainsi pris au milieu de ses vols et de ses infamies et jeté tout vivant sur le théâtre avec son ami Bertrand. Le public applaudit chaleureusement aux mésaventures du bon M. Gogo, apportant toujours des écus pour que l'escroquinage — Robert-Macaire, Bertrand, Vormspire, la belle Eloa, — les croquât, tout en s'entre-volant, et en se tenant les côtes de la crédulité de la dupe commune. Seulement, si Mercure était le protecteur

des larrons antiques, les gouvernants orléanistes protègent les modernes croupiers. La pièce fut interdite

36 l'hjstoihe «t les tripotages qu'elle ridiculisait continuèrent de plus belle. Les femmes même s'en mêlèrent- Barthélémy eut des accents indignés contre : Ces banquiers fémiDins de scandalease histoire Qui des fades boudoirs fuyant le madrigal. Rêvaient du trois pour cent sur le lit conjngaL et sa Némésis s'en prit surtout à Tagioteuse forcenée qui fut Mlle Mars, que Ton voyait; ,..EïpOî?or s€B reates incertaines. Son fastueux hôtel de la nouvelle Athènes, Son pavillon d'été, peint de vives couleurs, , L'éblouissant écriu, si connu des volears. Un économiste orthodoxe et ami des financiers, constate ce qui suit sur cette époque précise. En 1836, les actions de nombreuses sociétés industrielles obtinrent, ayant d'avoir donné aucun résultat, rien, fort souvent, que sur l'annonce de leur création, une faveur, sans nom, due parfois à des manœuvres coupables, plus souvent à Tengouement déraisonné du public. Les actions des Compagnies d'asphaltes, furent celles qui, en général, montèrent le plus ; les actions de 1.000 fr. de la G»® Lobsann arrivèrent à 6.000 fr. ; celles de la G^® Seyssel, montèrent à 10.400 pour tomber ensuite à 60 fr. ! » (Alphonse Courtois fils: Traités élémentaires des opérattons de Bourse et de Change.) Il y eut dégringolades équivalentes pour les sociétés bitumeuses et asphaltines anglaises, allemandes, celles de Maurel de Bastennes, etc. Le bitume et l'asphalte faisaient florès, dit Leroy-Beaulieu : ces titres furent réduits à leur juste valeur au détriment du pauvre Gogo. Naturellement les lanceurs avaient rempli leurs poches, ce n'étaient plus eux qui vendaient. Mais l'aliment par excellence de la spéculation, les titres de chemins de fer, commençaient à être jetés sur le marché. Le 15 février 1838, M. Martin (du Nord), ministre des travaux publics^ se présenta à la tribune avec un projet fort bien fait, d'un vaste réseau de chemins de fer. Ce réseau se composait de grandes lignes dont sept auraient lié Paris à la frontière de Belgique, au Havre, à Nantes, à la frontière d'Espagne par Bayonne ; à Toulon par la région centrale du pays ; à Marseille par Lyon et Besançon. Le développement total eût été de 1.100 lieues et la dépense présumée de 1 milliard. Le ministre proposait de commencer par un réseau de 375 lieues et demandait de ce chef 350 millions. .

The text on this page is estimated to be only 14.29% accurate

Ce fut dans la presse capitaliste un cri d'horreur retentissant «t prolongé* Eh quoi l'Etat allait maintenant faire la guerre ausi capitalistes et s'occuper des intérêts du peuple'^ Gela ne se comprenait pas plus sous Mole l'ambigu que sous Thiers < le sanglant Tom Pouce > ou Guizot, robstiné et Tauslère corrupteur. Toute la bourgeoisie s'unit donc pour défendre les monopoles llnanciers en péril et les journaux républicains, socialistes comme la Réforme ^ le Bons Sensj le Journal du Pcf^ple^ la Pha^ lange ^ le Censeur de Lyon, la Revue du Progrès (appuyés aussi parle National^ que son sens patriotique rendit clairvoyant en cette circonstance) crièrent en vain : les financiers l'emportèrent ; l'intérêt public fut sacrifié. Gomment en aurait-il été autrement ? Des deux extrémités de la Chambre, il vint du secours aux ventrus. Le député légitimiste Berryer et le député républicain François Ârago, sacrifièrent leur iofluence et leur éloquence aux intérêts des faiseurs, k. (iui fut ainsi livrée la France industrielle el commerciale. Quant à la France ouvrière qui s'en occupait? Les choses en vinrent au point que» dans un accès de sincérité, le ministre Lacave-Laplagne, un haut bourgeois cependant, déclarait, peu de mois après, à la tribune, que < la résistance des compagnies financières aux vœux du gouvernement et du commerce était une calamité publique, y^ Ce n'était pas exagéré ; dans la période de 1835-39, les scandales, les ruines et les rafles dépassèrent tout ce qu'on avait vu depuis le temps de Law, Les actions des chemins de fer montèrent, sans que Ton sût pourquoi, de 1,000 à 3.000 fr. pour retomber lourdement à rien, quelques jours après. On fit si bien qu'en 1839 les conceasionnaires ayant ruiné leurs actionnaires en s'earichissant, eux, s'adressèrent à l'Etat qui les reçut comme autant d'enfants prodiges et leur distribua, sous forme de cession de travaux effectués, de secours pècuuiareis et de garantie d'intérêt, etc., l'argent des contribuables. Il donna tout, ce brave Etat hourgeoiSi ne se réserv^ant que déjouer au Géronte modèle, délicei du fils débauché» En Toccurence, le fils débauche dissipa tout encore et, en 1842, eut lieu un nouveau recours k l'Etat. Celui- ci, inépuisable dans sa générosité pour les insatiables, livra, avec i^dL désinvolture habituelle, d'autres millions par centaines. Ainsi la féodalité financière allait rapinant et spoliant, sous Tœil débonnaire, pour elle, de l'Etat bourgeois complice. Et qu« nombreuses furent les victoires qu'elle

remporta au détriment de l'intérêt public ! Udc des plus scandaleuses fut» à cette époque, le marché ob

The text on this page is estimated to be only 14.77% accurate

38 l'histoire tenuânviîâ de la constructioa de l'exploitation du cîienim de fer du Nord par Rothschild, Sur cent soixante Tûillions à dépenser, TEtat en dépensait cent, il prenait à ses frais l'achat des terrains, les travaiix de terrassement, etc., M, de Hotsciuld n'avait qu'à poser les rails et à se pourvoir du matériel : dépense 60 millions. En retour de ces 60 millions, il avait la jouissance, pendant quarante ans, du chemin de fer du Nord dont les bénéfices nets, qui sont depuis montés à des taux si élevés étaient évalués dès lors, par les intéressés eux-mêmes, à 15 millions par an. Cette gigantesque opération fut vivement flétrie par la presse socialiste, la i^halange en tête» et par la presse républicaine, y compris le NatwnaL\ mais la presse ministérielJe : la Presse de Girardin et de Boutray, le Constitutionnel de Véron, le Siècle de Louis Perrée, la Revue des deux Mondes ûe Bnloz^ VI^poque ils Solar, le Commerce, le Courrier français^ le Qlohe^ etc., se prononcèrent en chœur pour Rothschild. Quant à Torgaie^ chef des grands faiseurs de la politique et de la Bourse, quant au Journal des Débats de « l'illettré ;& Armand Berlin, il osa écrire cette phrase immorfeUe: « M. de Rothschild sollicite la permission de se ruiner. » Cependant la presse honnête rendit Impossib le la coDclusion du traité tel quel. Mais le contrat n'eu eut pas moins le caractère léonin que nous avons indiqué plus haut. Sij au moins, en construisant à ses ft-ais Toutiliage de la cir-culation française par lui livrée à d'implacables feudataires, l'Etat avait stipulé en faveur des travailleurs que celte révolution économique attirait dans son tourbilloQ, pour las exténuer et les asservir? Mais rien, rien, Gepeadant c'eût été urgent : « Tout un personnel nouveau allait s'installer pour la traction des chemins de fer. Il fallait organiser des administrations spéciales, une hiérarchie immense soumise à des compagnies particulières. Ce personnel devait surtout constituer rhomrae-machine; les philosophes avaient beaucoup déclamé contre le servage; ils pouvaient désormais le comparer à cette servitude de rhorame attaché aux rails^ aux mine^, aux machines, aux Toies ferrées, soumisàlaglêhe des signaux passant sa vie dans une petite cahute des champs, l'oreille attentive aux plus légers bruits, sonnaut dans ce petit cornet féodal, souvenir des nains dans les romans de Chevalerie qui annonçaient l'arrivée des paladins aux castels. La féodalité industrielle avait toutes les duretés inflexibles de la féodalité territoriale et»

de plus, la prétention d'être un progrès, c Oui, une nouvelle féodalité
s'élevait, au cœur sec, aux ma

The text on this page is estimated to be only 13.98% accurate

BB l'agiotage SO ni ères froides j qui soumettait l'employé à un système d'obéissance le plus inflexible. (Gautefique) (1), La féodalité nouvelle n'était pas restreinte aux chemins de fer; elle enserrait tout le corps social, opprimait, spoliait autour d'elle sans retenue aucune» méritant cette flétrissure d'un écrivain contemporain, Tuteur des Juifs ^ Eois de V époque^ que nous avons déjà cité: < La féodalité industrielle^ financière, ou commerciale, ne repose ni sur l'honneur, ni sur les honneurs, comme la république et la monarchie de Montesquieu. Elle a pour base le monopole commercial, oppresseur et anarchique. Son caractère c'est la cupidité, cupidité insatiable, mère de l'astuce, de la mauvaise foi et des coalitions. Toutes ses institutions portent le cachet de l'accaparement, du mensonge et de l'iniquité. Il envahit la chaumière du pauvre, comme le palais des princes; tout aliment convient à sa voracité. Comme le mercure subtil qui s'insinue, par sa pesanteur et sa fluidité, à travers tous les pores de la gangue pour s'emparer des plus minimes parcelles du métal précieux qu'elle renferme ; comme le hideux f(??n2«, dont les anneaux parasites suivent dans leur circonvolution tous les viscères du corps humain; ainsi le vampire mercantile fait courir ses suçoirs jusqu'aux ramifications extrêmes de l'organisme social^ pour en pomper toute la substance et en retirer tous les sucs. Le ton, sous le régime de la féodalité d'argent, c'est l'égoïsme qui cherche vainement à se dissimuler sous le masque d'une philanthropie hypocrite. Sa devise est: Chacun roue soi. ...- La féodalité industrielle, plus lourde, plus insatiable que la féodalité nobiliaire, saigne une nation à blanc, la crétinise et l'abat, la tue du même coup, au physique et au moral. Son despotisme est le plus déshonorant de tous pour une nation généreuse. C'est celui sous lequel nous vivons, celui qu'il faut briser,» Toussenel entre ensuite dans certains détails navrants de l'exploitation capitaliste qu'il faudrait reproduire tout au long, chose impossible vu les dimensions de cette modeste étude* Toutefois, quelques lignes encore : ^ Après avoir ainsi marqué au fer rouge la classe dominante, réloquent disciple de Fourier prophétise les conséquences de tant de cruautés, de tant de convoitises, en faisant toutefois la part trop belle au passé: la féodalité financière prolonge les maux et les hontes de l'humanité, elle ne les a pas créés. « Ils ont fait que l'équité a disparu des relations humaines, comme la charité du cœur de l'homme. Ils ont forcé le juge de ^1) La littérature commence à ie

préoccup^t des serf* dâ la toie fçrrce. Que poignact» et Traie eât U
monograptiie du Garde barrière dâ Té. ni ne .1 «c rivai n qui a iiooi Léon
Cladel I

The text on this page is estimated to be only 13.82% accurate

4U LHiSTonij condamner à la prison le malheureux privé de travail qui tend là main pour vivre. Ils ont enseigné au tlls à maudire la longévité du père, et au frère à considérer le père comme le ravisseur de son bien. Pharisiens, votre société s'est vantée quand elle s'est personnifiée dans le type ignoble de Roherl Macairel Le type de votre société, c'est Gain, non le Gaïn

The text on this page is estimated to be only 11.42% accurate

saint-simoniens, donnaient la main au roi d'Israël, Rothschild (2)»
k son sujet Fould, au puritaia Yankee Hottinguerj au libéral I^ffite, au duc
romain de la Galliera, à Tespagnol Aguado, au genevois Dassier, à Tâpre et
dur Benolst d'Azy, comme aux financiers iégitîraistes nommés de Légier,
deNoailles, de Latour^ Maubourg, de Beauveau, de RenneYille, d'Alloa, de
Siméon, de la Haute, de Noulcher, de Lapenouze, comme au riz-pain^sel
Seillèrej comme au butté soldal-affariste Bugeaud, comme au marquis
d*Aligre, comme au flnancier Teroaux^ comme au futur flétri Pellaprat, etc,
etc. Ce que ceax-ci faisaient pour le nouvel outillage de la circu* latioix
française, Tabhé Louis Roy, Humana, les deuï Schneider, Cane, Gail,
Derosne, Gouin, etc., le faisaient pour Tinduslrie, avec cette réserve, qu'au
moins ces derniers, en multipliant et en perfectionnant la production,
accroissaient singulièrement la richesse économiie de la France (3J, Ce
n'est pas d'eux qu'eurent tout d'abord à s'occuper les tribunaux, mais des
infatigabies lanceiirs d'affaires troubles. «Ces messieurs jouent une partie,
disait un président ; d'un côté sont les tribunaux, de l'autre la fortune, s'ils
échappent aux uns, ils conquièrent l'autre- C'est une partie de dés, où le
Gode pénàL sert de tapis, * Valéa dt^s Ttiessieurs de la finance n'était pas
autre; mais le jeu était bon, la justice conservatrice leur devait être si douccj
! Les choses en vinrent pourtant à ce point que les tribunaux durent enfin
sentencier ; mais rien ne découragea Robert-Macaire> Il multipliait les
déguisements pour puiser à discrétion (2) « Bonaparte était mort. Et à\i
sièîle de fer était né le Biède d'argent, par lei emprunts qu'on fit pour les
armées. Un juif lûtelligenceat, OUii àe Rodi-kgTies, au nom de Saint Slmoû,
écrivit Té van gile de cette nouvelle religîoii^ LeajuifSj qui jusque là étaient
eu république, se constituèrent en double royauté, l^es juifs allemands, ptua
tard ceux du midi, créereut deux réservoir* où se versaient les capitaux. «
Tandi» que les premiers faisaient les fonds pour les armées de la Sainte
Alliance, les autres se donnèrent au aecond Bonaparte. Donc la tlièae de
paii et d'industrie tourna promptemeût au service deî gouverasmaûti militai
ree. (Michelet)* » (3) < Oui sans doute, le génie de Tliûmnie avait créé
lamacliîniî ; mais combien était petit le nombre des créateurs et des
dominateurs de la machine i côte des esclaves qui suivaient le char. La
mécanique tendait à constituer la féodalité industrielle qui aurait ses jours
de Èecousee et d'agitation, La machine pouvait être comparée à ces

divinités asiatiques aux mille bras, couv^r[^] te» de bracelets et de riches
colliers qui Baissisaent et étou[^][^]nt laa [^]Tictimdi offert ifi eo lacrificea*
(Cape[^]egue). »

The text on this page is estimated to be only 20.79% accurate

4É x'histoire dans les tiroirs éternellement ouverts de rincorrigifcle Gogo, pendant que la souillure des pots-de-vin montait jusqu'aux régions gouTernementales, éclaboussant le banc ministériel d'une manière si visible que la justice eut à porter ses investigations Jusque-là. L'impavide Pellapra, Tun des accusés, n'y comprenait rien. < Ces gens-là>' disait-il des pairs appelés à les juger, ne savent donc pas ce que c'est que faire des affaires ! » La concentration des fiefs capitalistes que nous verrons s'étaler si impudemment sous le second Empire, taisait déjà son apparition, attirée par la logique des laits. On voulut commencer par les raines delà Loire ; mais lupinion publique avait encore quelque puissance et le gouvernement dût, à regret, opposer un veto aux faiseurs qui se dédommagèrent par d'autres opérations, En résuméj le harponnage fut tel et de telle sorte, que le peuple indigné cria, à Paris et à Toulouse, devant les complices électoraux du financialisme orléaniste : A bas les voleurs ! et que la ^ Résolution du mépris > s'en suivit (!)• VIII . — l'agiotage sous la seconde république « Il y a un point sous lequel la révolution de février doit être examinée : elle fut produite surtout par l'insurrection de l'ouvrier contre la dictature industrielle, contre Texploitation de rhomnae par l'homme, par le capital. » Ainsi dit Técrivain conservateur Capefigue. L'économiste Paul Coq avançait dans le même esprit : « La révolution de 1848 n'eût-elle rendu que le service de faire ouvrir les yeux sur l'abîme creusé par l'usure et la haute banque, elle serait encore un bien. » Tel fut, en effet, le caractère dominant de la révolution qui renversa l'orléanisme. Mais, grâce à l'insuffisance de la minorité du Gouvernement Provisoire, à la trahison de la majorité et à la longanimité des prolétaires, les bouchers Cavaignac et Lamoricière, Tun républicain bourgeois, l'autre royaliste clé(1) « Il est un point de yue sous lequel la réTolution de février doit être «xaminée ; eUe fut produite surtout par Tinstruction de Touvrier contre la dictature industrielle, contre l'exploitation de l'homme par rhomme, par !• capital (Capefigue). » « La Révolution de 1848 n'eut-elle rendu d'autre servie* que de faire ouvrir les yeux sar l'abîme creusé par Pusure et la Haute Banque, qu'elle serait un bleu. (Pauï Co;^ . Le sol et la Haute Banque). »

The text on this page is estimated to be only 15.35% accurate

DE l'agiotage 43 rical, purgent, aux applaudissements d'une assemblée affolée de peur et de bêtise, rassurer tout à fait les capitalistes, massacrer les « vainqueurs de Février » et, selon l'énergique expression de Prondhon, « jeter les prolétaires à la voirie, » finalement ouvrir la voie à l'empire. Les capitalistes n'avaient pas attendu ce moment pour s'insurger contre le prolétariat triomphant, mais si mal représenté à l'Hôtel de Ville. C'est M. de Rothschild, pourtant si prudent et si habile, qui donna le signal < Il se trouvait soumissionnaire d'un emprunt de 250 millions en rentes 3 0/0, prises par lui à 72 fr. 48 cent. En février, 5 millions environ avaient été versés et le soumissionnaire était libre de tout engagement Jusqu'au 6 juillet- Mais, à partir de cette date^ il devait, le 7 de chaque mois, verser au Trésor^ 10 millions jusqu'à paiement. Or il est certain que M. de Rothschild avait pu placer son emprunt avec un bénéfice de 7 à 8 0/0 ; cependant il ne craignit pas d'invoquer le cas de force majeure lorsque la rente baissa; il refusa catégoriquement de faire les versements ultérieurs et le déclara tout net à M. Godeaux, dans des termes que l'on peut ainsi traduire : — c Mon bon monsieur, quand, en novembre 1847 j'ai soumissionné l'emprunt de 250 millions, j'espérais bien y gagner 100 millions; j'ai mal pris mes mesures, et, maintenant, < je suis exposé à en perdre 60 [Vous sentez bien que cela ne * peut pas me convenir; par ainsi, vous pouvez aller vous ^ promener, vous et votre emprunt f je ne paye plus î (A. Chirot ; Les Mois de la République), Les vassaux suivirent le royal exemple et la grève des capitalistes mille peuple en quarantaine, suspendit la vie économique de la France, Une effroyable dégringolade de Bourse l'avait annoncé : D'un mois à l'autre, après la victoire des républicains et du prolétariat, le 5 0/0 tombait de 117,50 à 50,20 et le 3 0/0 de 75,20 à 32,50, soit 58 0/0 de baisse. Les actions de la Banque de France tombaient de 3,230 fr. à 950 fr. î Pour avoir l'air de faire quelque chose, et aussi par crainte < du lion populaire ?^ qui n'était pas encore € muselé », on ouvrit les Ateliers 1^at^ona^^, qui furent une dérision et un piège. Il n'empêche qu'on avait eus, auparavant, de payer, par anticipation, un semestre de la rente et d'ajourner le remboursement des dépôts faits aux caisses d'épargne. Les financiers du gouvernement ne pouvaient pas insulter plus cavalièrement à la misère générale des producteurs et au caractère anti

The text on this page is estimated to be only 17.47% accurate

44 L'HiSToma capitalifite de la révolatioE. L'impôt néfaste des 45 centimes combla la mesure, il ne manquait plus, pour la faire déborder, ([lie de fermer les ateliers nationaux et de livrer le Paris ouvrier et socialiste au sinistre Cavaignac. Ce fut fait, après quatre mois de République. Les affamés se levèrent donc en disant, d'une voix assombrie par le dénuement et le désespoir : Bu pain ou du plomb. Ils eurent du ploQib, des calomnies atroces, des tortures sans nom et la transportation en masse, sans jugement, car ainsi flairèrent les lamentables Journées de Juin, Du côté des barricades, fait à noter, s'étaient distingués particulièrement les nouveaux asservis de la grande industrie (1). L'avènement de Bonaparte à la présidence rassura les boursiers; les titres cotés à la Bourse^ attreusement bas, depuis Fé* vrier, se relevèrent d'un bond comme après Waterloo» comme après tous les grands désastres de la patrie ou de la liberté : 1 g 3 0/0 monta de 45 fr- ii 86, soit 85 0/0 de hausse! Le 5 0/0, sous le coup d'une menace de conversion, monta néanmoins de 89 à 106: 22 0/0 de hausse, La liberté républicaine fut vaincue en même temps que la justice socialiste, bien que, comme le reconnaît un estimable publiciste (2) ^ seuls les socialistes avaient osé se prendre au « géant de Tagiotage, fouiller ses entrailles d'un ongle acéré » et se faire écraser au prix d'une vengeance suprême. L'é^ poque a prodigué la honte aux vaincus ; mais leur lutte n'en

The text on this page is estimated to be only 15.83% accurate

DE L*AaiOTAG:a 45 IX. l'essor impérial. Sous la deuxième République, sous la royauté de Juillet et même, dans une certaine mesure, sous la Restauration, la presse indépendante pouvait au moins démasquer et flétrir les manœuvres des agioteurs et faiseurs de tout-à-la-fois. Mais Louis Bonaparte y mit bon ordre; la liberté, étranglée, — comme et avec la République et le Socialisme, — les aventuriers financiers purent donner la main aux aventuriers politiques et opérer avec eux de concert, mêlant les opérations et les hommes. Ce fut un touchant accord. Pendant que les Bonaparte, les Morny, les Troplong, les Maupas, les Piétri, les Saint-Arnaud, les Lespinasse, les Gracier de Cassagnac, les Fleury, les Canrobert, les Haussmann, les Billaut, les Baroche, les Rouher, etc., etc., s'acharnaient sur tout ce qui restait en France de dignité individuelle et de liberté politique, sans négliger, pour la plupart, les profits financiers, une pléiade capitaliste, non moins illustre, et dans laquelle nous trouvons les deux Pereire, les immuables Rothschild, le persistant Benoist d'Azy, cligne représentant de ses durs et avides ancêtres, l'insurpassable Mirès, B. Fould, le financier-mi-ministre le créateur de la Trésorerie générale, en 1862; le duc romain de la Galliera, Seillière, Thurneysen, flanqués des Boucaruc, des Prost, des Crémieu, des Millaud, des Calvet-Rogniat, des Gibiat, des Solacroup — dont la devise était de « faire rendre le plus de dividende possible aux colons et aux colons marchandise », dussent l'industrie et le commerce français en périr ; — les Talabot, les Sébille et autres Crochard » menaient la charge contre les petits capitalistes français. Ils pouvaient opérer à l'aise, le silence était complet, lovent tout à la reconstitution, — un moment gênée par la République, — de la Bancocratie. Le pouvoir n'était pas seulement sympathique à l'œuvre de haute finance; il en était complice. De 1853 à 1857, cette quatrième grande époque — et la plus grande — de la féodalité financière, on prorogea les monopoles de la Banque, des Chemins de fer, du Gaz, des Mines, des Omnibus. C'était déjà beaucoup, on fit plus : le principe des Adjudications publiques fut supprimé, remplacé par les Concessions directes ; cent compagnies éparses furent réunies, amalgamées, façonnées ; les industries les plus répulsives à la

The text on this page is estimated to be only 15.28% accurate

W l'histoire commandite furent mises en action et le travail libre, auto[^] nome, déclaré suspect (1). La haute banque ainsi maîtresse, put tout remuer, tout bouleverser, tout accaparer : Comptoirs d'escompte, Assurances» Sociétés de crédit, Voies de communication, Métallurgie, Docks» Ports, Voiturage, Marine, Usines, Mines, Propriétés bâties, etc Elle put couvrir le pays de commandites et de sociétés anonymes, inonder de son papier toutes les places du commerce européen, ruiner les gens par milliers, corrompre les consciences, asservir les travailleurs et raffler, par milliards s'eatassant sur des milliards, les produits, attirés par elle, de l'épargne française p Au nombre des victimes» le prolétariat, qu'on asservissait et exploitait de plus en plus (1) voyait s*3gouter la petite bourgeoisie qu'on ruinait, conséquence inéluctable et. Tan-tagonisme des classes était poussé à son comble (1). Jamais rien de pareil ne s'était vu dans le monde financier. Proudhon pouvait élever une voix vengeresse et s'écrier méJancoliquement, au milieu de ces hontes, de ce tourbillonnement de la corruption financière :
^ L'improbité règne dans les mœurs, la piraterie dans les af» faires. Sous l'apparence de transactions régulières et libres-. -séviennent sans nul empêchement le charlatanisme, la corruption, rinfidélité, le chantage, Tescroquerie, la concussion, le voK,.. * Sur cent individus enrichis pris au hasard, il n'y en a pas quatre de foncièrement honnêtes,-. Partout Ton ne voit que le parasitisme sansvergogne se gorgeant à la barbe du prolétariat confondu..€ Oh 1 sachez- le, une fois, les laits et gestes de fa Bourse ont fait table rase de l'honnêteté commerciale ! Texagération arbitraire insultante des loyers, la mobilité des tarifs ont détruit le respect de la propriété, et ce qui esl.pire, Tamour du travail dans les coeurs « On a parlé des crimes de la Terreur, des hontes du Directoire, de l'arbitraire de l'Empire, des corruptions de la Légiti(1) Geoigea Duchêue : La Spéculaiion devant les tribunaux. (2} U existe aujourd'hui deux milliousde Français oUcUurs, éLig-it^lea Qftûti s de leurs droits civils, civiques et politiqties, pour lesquels il n'y a piui ai Code civil, ci Code de procédure, ni Code de commerce et auJtquels oa applique, eu revanche un Code pénal inédit dont les pouvoirs publics ne Boupfouuont même paa Texiatence. (Georges Dachêne

The text on this page is estimated to be only 15.59% accurate

DE l'aGIÛTACE If mité et de la Monarchie bourgeoise; comparez donc ces misères avec la dissolution d'une époque qui a pris pour décalogue la Bourse et ses œuvres ! » (EfeouchON : Manuel du Spéculateur é la Bourse), En sa qualité de bonapartiste, M. Oscar do Vallée ne pouvait se permettre ce mâle langage, mais il jetait aussi le cri d'alarme, disant dans ses Manieurs d'argent : « Comment veut-on maintenir le respect de la propriété, par exemple, dans Tâme deceux qui vivent de leur travail, devant une fortune faite d'agiotage? ^ Paris, eu effet, était devenu la capitale des jeux de Bourse du monde entierUn gouvernement constitué, grâce à uu crime, disait, en ISlb^ Idi Gazette de Cologne dans un article reproduit par le Gaulois et par le Rappel, et purement environné de créatures qui, auparavant, se trouvaient dans une situation financière des plus précaires, et dont le premier soin consistait à se délivrer de leurs créanciers, devait nécessairement ouvrir toute espèce de voies à tons les intrigants et au rebut de tous les gouvernements précédents. Depuis le rétablisj^ement de i'empire, la France s'était jetée dans les spéculatioua et dans les afiaires de bourse avec une telle ardeur, qu'eu 1866, il y eut comme une véritable fièvre. Le gouvernement impérial mit tout en œuvre pour entretenir cette surexcitation monétaire. Dans une période do dixliuit mois à peine, il jeta sur le marché financier de Paris des centaines de millions, par des emprunts déguisés sous le nom de rente à 4 1/2 et à 30/0, A la suite de ces mesures vinreat les emprunts départementaux ouceax des communes, pour amor^ tir les dépenses occasiounées par les travaux entrepris de tous les côtés, lesquels devaient avoir pour but soit Tutilité, soit des embellissements, ainsi que les emprunts contractés en vue de constructions de chemins de fer. Les joueurs de Bourse nageaient dans leur élément. Le marché était chargé d'actions et de papiers de tontes sortes. Les fluctuations incessantes et soudaines qu'ils produisaient amenaient la ruine du public en même temps qu'elles enrichia(2) La Bcission entre U Boui^geoiaie «t le Pralétari&t, de jour eu jour ploa apparente, et, on peat le dire Irrévocable, no as en dit les causes fataloa: Ce »oût]ea abus qui accompagneot la production dans aes quatres facultés esrse Qti elles, le travail, le capital, réchange et par dessus tout la âpéculatiou (ProudboQ).

The text on this page is estimated to be only 20.78% accurate

48 l'ki&toihë saieitl les spéculateurs, qui étaient les faiseurs du gouvernetneot ou travaillaient sous sa protection. Aussi ces derniers étaient-ils toujours à même de connaître, avant le grand public, les moindres incidents diplomatiques, ainsi que les nouvelles Us plus secrètes de la guerre. Da sorte qu'ils s'empressaient d'exploiter ces avantages, et savaient bien en recueillir les etfets sur les vastes champs des sociétés en commandite, < Ces gens d'affaires utilisaient tous les moyens propres à leurprocurer l'influence nécessaire, soit par l'intrigue, soit par la corruption pour obtenir ou des concessions de chemios de fer, ou d'autres privilèges pouvant être utilisés à la Bourse, C'est de cette façon que tous les représentants de l'empire spéculèrent en France pendant dix-liuit ans, depuis Louis Bonaparte jusqu'au faiseur lapins infime, soit directemeiit soit indirectement, en se servant de valeurs réelles ou simulées. Tant que cela était possible, ces agioteurs officiels et officieux, et ces pirates du deuxième Empire, lorsque leurs maoœuvres et leurs escroqueries venaient par hasard à être portées devant un tribunal, savaient fort bien se servir de la protec]on du gouvernement. Depuis le 2 décembre, le gouvernement s'était appliqué à remplir les sièges de la justice de créatures qui, dans leurs jugements» n'appliquaient pas le droit mais uniquement ia volonté d'un ministre de la justice tel que Ronher ou Baroche-)^ (Galette de Cologne). Pendant que le gouvernement opérait ainsi sans vergogne avec les hommes de Bourse ; Que, par le seul fait de la prorogation de la Banque de France, il gratifiait les agioteurs d'une plus value de 205 millions, dans les 24 heures; Qu'il livrait les quarante-deux Compagnies de chemins de fer avec un outillage en pleine croissance de 7 milliards déjà, à six petits groupes de hauts faiseurs ; Qu'il favorisait les syndicats pour les rafles en grand; Qu'il haussmannisait Paris, au profit des spécntateurs et pour enrichir ses créatures ; Qu'il substituait au régime des Adjudications le régime de Concessions ; Qu'il terrorisait le prolétariat, dès que, par la grève, il demandait à être moins opprimé, moins exploité; Pendant ce temps les financiers se surpassaient en tours et en coups de filets de toutes sortes. Nous jugerons de l'œuvre du menu [fretin par celle des chefs. Les Péreire fondaient le Crédit Mobilier^ justement appelé 1

The text on this page is estimated to be only 11.81% accurate

DB L'ÀOIOTAGE W par Berryer * la plus grande maison de jeu d'Europe » puisque, avec un capital de 60 millions, les fondateurs en raflaient 218 à l'épargne française. Mirès fondait, au capital de 50 millions, la Caisse générale des chemins de fer, non moins célèbre. Venait ensuite la Caisse Centrale de Commerce et autres institutions aux destinations diverses honnêtes. Puis, s'agençaient des syndicats de gros faiseurs et insatiables preneurs qui, de temps à autre, échangeaient, c'est-à-dire jouaient contre le public avec l'argent des entreprises qu'ils avaient sous la main et celles qu'ils créaient en entreprenant les chemins de fer du monde entier? Elle pût être bien ingrate de se plaindre; la seule victime innocente était le peuple travailleur. X. — La COUPE DÉBORDE, Les choses en vinrent au point qu'en 1850, malgré le bâillonnement et la complicité de la presse, un long cri d'indignation et de dégoût retentit d'un bout à l'autre de la France. Bonaparte et les siens sentirent le péril on permit aux tribunaux de punir les moins adroits des voleurs. En 1856-57 quarante sociétés avaient dû rendre compte de leurs pirateries toujours légèrement punies d'ailleurs. Thémis n'aimant pas à se brouiller avec Mercure, surtout quand celui-ci est le protégé de Jupiter. Cependant, en cette circonstance. Mercure s'était roulé dans de telles fanges que l'Olympe impérial dut se résigner à un désaveu public — qu'un sourire intime et d'autres complaisances devaient racheter, sans trop tarder. Donc, Napoléon III prît la plume en personne et félicita Ponsard à l'occasion de sa comédie la Bourse représentée à l'Odéon (juin 1856) (1). Il exprima ensuite par écrit sa reconnaissance (1) On y disait au sujet de Gogol : « La Bourse lui fait vers qui tu te foudroyes, Pâris (Edipe heureux dévore mille profits » » Vu payant à je plaignait, en ces termes, du drainage des capitaux : les Meilleurs, ces beaux projets qui tous s'embourbent dans les Hauts, Ne nous arrangeant pas, nous autres paysans, 4

The text on this page is estimated to be only 13.01% accurate

La naissance à M. Oscar de Vallée, avocat général
près la Cour impériale de Paris, pour son ouvrage intitulé: Les Manières
d'argent, et déclara que le gouvernement n'autoriserait plus de nouvelles
entreprises. Les lettres de Billaut, de Saint-Arnaud, de Pietri et de
l'empereur parurent dans le Moniteur. Les spéculateurs et les malins en
rirent. Ils savaient bien à quoi s'en tenir. Ils répondirent à ces notes et à ces
lettres publiques par un redoublement d'activité dans leurs spéculations, et
formèrent de nouvelles sociétés en commandite, sans l'autorisation du
gouvernement. Tous ces messieurs savaient fort bien, encore une fois, qu'enfin,
malgré notes ministérielles et lettres impériales, ils seraient fortement
soutenus par la logique même du gouvernement. En effet, ce dernier, en
organisant des machines financières aussi puissantes que celle du Crédit
mobilier, devait naturellement lui imposer l'obligation de leur fournir les éléments
nécessaires à leurs opérations: < Vraiment, n'était-il pas risible de voir des
individus comme Morny, Saint-Arnaud, Houder, Billaut, Pietri, rédiger des
circulaires contre des institutions dont chacun savait à Paris qu'ils étaient les
membres secrets, et quand ce n'était un mystère pour personne qu'ils
conservaient pour eux seuls les nouvelles télégraphiques qui leur étaient
parvenues, jusqu'à ce qu'ils en eussent profité, par la vente ou l'achat de
leurs propres actions ou papiers? Pourquoi donc, en effet, les âpres faiseurs
et les spéculateurs se seraient-ils inquiétés le moins du monde de
l'opinion publique ! Ne savaient-ils pas que les spéculateurs principaux et
les premiers agioteurs de l'empire étaient le duc de Morny ; le démolisseur
et constructeur de Paris, Haussmann qui vendait le matin à la
municipalité la rue qu'il s'agissait de jeter à bas, rue achetée tout d'un coup
par lui, et les propriétaires n'en pouvaient plus trouver pour cultiver leurs
terres. Par exemple Toulaot d'écarter un marais, Je cherchais à en emprunter
même à gros intérêt. Ah ! oui, le capital à des champs infidèle. Surtout
Ter» la Bourse

The text on this page is estimated to be only 11.82% accurate

01 l'agiotâqx 51 le jour même pour son propre compte, par un de ses agents ¹ {Oaietie de Cologne). Qui ne savait, continue le même journal, que les plus grands coupables étaient ceux qui avaient écrit ces lettres morales à Ponsard, à Oscar de Vallée, et qui, pendant que le papier était encore frais de leur encre menteuse, partageaient et mettaient dans leurs poches les millions dérobés à la fortune publique et à celle de l'Etat. Depuis longtemps on n'ignorait pas à Paris que le véritable mobile de l'expédition du Mexique n'avait été qu'une spéculation d'argent entre Morny, Jecker et l'empereur des Français*. Lorsque Mirès se trouva en danger de n'être pas acquitté par la cour de Douai, à cause de spéculations faites au moyen de fausses valeurs, il écrivit à un familier des Tuileries que, dans le cas où il serait condamné, il publierait la liste des personnes de la famille impériale et des grands dignitaires de l'empire qui avaient honoré sa maison de banque de souscriptions d'actions en faveur de la Société en commandite qui était le sujet des poursuites exercées contre lui. Les agents de Pietri, ajoutait-il, n'avaient nullement besoin de se donner la peine de chercher cette liste, car il l'avait depuis longtemps à Londres en lieu sûr, avec les lettres originales de ses associés secrets. Il va de soi que Mirès, sur des menaces aussi dangereuses, fut acquitté par la cour de Douai (1). (1) Voici l'histoire de ce personnage : En 1848, Mirès n'était qu'un journaliste de troisième ordre ; dix ans après, il était devenu le chef d'une maison de banque qui faisait concurrence à celle de Rothschild ; le chef d'une affaire de chemins de fer fondée au capital de 50 millions, le banquier de tous les petits rentiers de Paris, le concessionnaire des chemins de fer romains, des chemins de fer de Pampelune et de Sarregosse, le propriétaire de la mine* de charbons à Partes et Senéchas, de hauts fourneaux et de fonderies dans les environs de Marseille, le propriétaire du gaz à Marseille. Mirès fut le négociateur de l'emprunt espagnol au capital de 800 millions de réaux et celui de l'emprunt turc. Le capital qu'il avait versé dans ces deux entreprises fut élevé à 700 millions de francs. Dans les salons de son hôtel se pressaient toute la haute et toute la basse société du second empire. Les maréchaux, les généraux, les ministres, les magistrats, les préfets de justice et de police, les sénateurs, les banquiers et les spéculateurs, tous les financiers, grands et petits, tous les journalistes les plus bonapartistes, les écrivains payés, les reporters, etc. « Et comment le petit

journaliste Mirés se procura-t-il ces richesses ? Comment arriva-t-il à cette position dans le monde financier de Paris ? Uni

The text on this page is estimated to be only 8.73% accurate

E6 l'histoire Où Mirés avait été pris, d'autres devaient r ^|^I^
L^s procès financiers continuaient. Lisez ce caleudner u^ l'auteur de la
Spéculation devant les Tribunaux et de VEm^tr'- i ndmtriel : « 18j8j juillet
Je Cheptel, escroqueries, abus d' uontiaace ; — Les Mines d' Aio^la-
ChapeUe : escroquen v^, abus de confiance- — 24 août. Union des gaz et
verrerie > dt^ Fn^ije : abus de confiance, banqueroute si tn pie. — 14
septiêsr s Caisse d'escompte : escroqueries, abus le canâance. - :^7
o.:tibri\ Société préservatrice des pertes où ^mn^ relater: escpo Ji *j' î i, j\}
ù.A de confiance, banqueroute simple, ^ (1859, janvier, (évrier. Compagnie
françaisp. de naogitlon à vapeur de roulage et de Messageries :
bAuqaGruat ' si un pie. — i"" et 8 février, Union. Foncière: eiicroquerie. —
1 i fev., Petites Voitures, — 13 avril. Affaire la Bonamiere de B *au -juuit
Vassy quement parce que, ptas que les autres, il a'«ppijja sur Tiuûvjieûfie et
te concours de la politique, et se servit de la politique plus t^ue Lo.it
autr^tet a'tme façon plus habile. 11 devint le propriétaire de deuï fu^ufl^a
^'ouvei-aetut^atales, le Constitutionnel et le Pays, et, par sui^e, le ctivf d^is
éc i' liu^i payés Isa plus dépourvus de seaa moral, les pîas impadents, la-^
;iUs rai3i*^rÊ*6le3 de Tempire; il deviot Tasaoeié oatenable des sénateurs
et dia^ députea les plus bouapartiates qui Jui prêlèrent leur no tu et leur
cré!;iit, qjii dei^Lareut les membres de aoa ouaeil d'adminiatratioo, aea eo-
iLitér^^â(3- ; il dt de sa âUe une duchesse de Poligaac; il tut associé réel de
Moray ev c lusort'i, ^\xi le soutinrent jusqu'à ce que les affaires fussent
passées i joar, Jusqu'à ce que les accusations les plus graves contre lea esco-
inertes et les manoeuvres irauduleuses fussent dans la bouche de tout le
inonde, et pr-oviiquiasent le^ BCandales ûn^uciers révélés au conseil
d^Btat et à la Chambre» « Jules Favre fut même obligé de dédarer
publiquement devant le Corpt législatif quo la justice connaissait les
manœuvres du chef des agioteurs de Tempire, qu'elle en avait les preuves en
main; que, malgré les inâueuces de hauts perâonnagea qut, parce qu'ils
étaient intéreaaea dan^ ces manoeavres et entreprises déloyales, avaient
juaqn^alors entravé ta marche de Ta justice^ elle ferait son devoir* Alors,
Morny, Fleury et consorts abandonnèrent leur favori Mirés, Le grand
financier fut arrêté, aea livres furent examinés, T instruction fut
commencée. Alors, la banqueroute delà maison Mires et Compagnie devint
un fait accomplie Le passif ne s^éleva pas à moins de 350 millions, pendant

que Tactif n'arrivait pas à 80 millions. D'ailleurs, le procès eut .lien d*une façon vraiment gracieuse pour Mirêa. 11 ne fit que du scandale en révélant les spéculations faites an moyen de fausses valeur s avec Taide et la protection des grands dignitaires du second empire* En définitive, il ne fit que disparaître du ciel financier du second empire, des millions en poche >, (Gazette de Cûlogne^ i874).

The text on this page is estimated to be only 27.19% accurate

im L*AatoTÂâfl 53 et affaire Sébillp. — 13 mai; affaire Boucaruc. — 23 juin, procès d'fOïili^si^rs. — 7 jaiilpt, : Compagnie générale de compteurs à gaz y manœuvres de bourse, hausse lactice^escroques, abus de cr>ntlaice, — 6 septembre, la Vigilante^ escroqueries, a bus «i A roTifla nce, df^struction de registre, usure habituelle — 28 dècf^rjd}n\ Mortaco: exagération de rapport des fondateurs, manœuvres de bourse. Mines de Rosdorff, Heilberg, Sarrebrück et Marienthal: escroqueries, émissions d'action au porteurs avant libération, simulation de souscription. — 27 décembre, agent de change Gibrain(l): dix-huit cents faux. « 1860, 27 janvier, procès de Gibrain. — 18 avril, jeu de bourse, par Pj^'^iit de change Sauvage: destitution. — Mai^ Colomieux, a^^^^nt de change à Toulouse ; faux, usage de pièces fausses, 6 ans à^^ réclusion. — 4 mai, chemin de fer de Nassau: escroquerie^, iJuis de confiance, banqueroute simple. — 10 mai, Mines d'Asphaltes et de bitumes de Bastennes : escroqueries, abus de confiance, banqueroute simple, l*'^ août, agent de change Fécamp : escroqueries, abus de confiance. — 1 et 6 décembre. Comptoir généra' de r^wet?er6eZ/e banqueroute simple et abus de confiance. « L^s années 1861 et 1862 sont remplies par les débats devant toutes les juridictions possibles de l'affaire Mirés, accompagnées d'autres accusations d'escroqueries et d'abus de confiance. « Depuis nous avons eu la fusion des Docks et Ports de Mar^ seille, des Ports de Bresty la faillite de la papeterie d'Essonne, etc., etc. < Le public ne se doute ni de rh'>rreur, ni de la grandeur de ces désastres dont nombre d'auteurs ont reparu plus effrontés que jamais, soit à Paris, soit en province, soit à l'étranger (1). » XI. — CONTINUATION DBS EXPLOItS FINANCIERS. De 1866 à 1868, les juges se lassèrent quelquefois de juger; mais les pirates ne se lassèrent pas de pirater. Voulez-vous> maintenant connaître avec plus de détail les (1) Ua sieu' Gibiaia, agent de chance, est accusé de 1800 détournements, autant de faux. On Tacquitte parce qu'il résulte des débats qu'il aurait fallu poursuivre toute Vkonorahle corporation des agents de change. (Proudhon). (1) Georges Duchêne, 1866.

The text on this page is estimated to be only 13.88% accurate

8* i'histoire mœurs financières ? consultez encore le même auteur et il vous dira; < Lf^s fraudes inventées par la féodalité financière sont telles qu'jamais Timagie nation des romanciers et les prévisions des législateurs ne sont allées jusque-là, « Il a f ien paru» depuis dix ans» une vingtaine de comédies et le double de romans sur les brigandages de la spéculation, aucune œuvre ne s'est élevée à la hauteur de la réalité, t En police correctionnelle, les magistrats se sont trouvés dépannés plus d'une fois, parce que ia loi n'avait pu prévoir des actes aussi révoltants que ceux dont les débats leur apportaient Ĩ3 révélacion ! '*ĭ Dix-huit cents faux relevés sur les livres d'un agent de chang'e. « Fabrication d'une approbation ministéripllo apportée aux actionnaires par un escroc déguisé en général de division. « Mises ^n actions de terrains qui n'existent pas. * Dtx mil ĩ ions de détournements sur une affaire de 40 millions < Asssemblée d'actionnaires composée en majorité de claquins etrangers à Tentreprise, « Mines do houilles et de fer, du coût de 500,000 Ir-, apportées en s^ociété par les fondateurs pour le prix de 13 millions. * Dividfiides distribués, sur le capital, dans des proportions de plus d

The text on this page is estimated to be only 14.53% accurate

DE l'agiotage ^ Avant 1855, l'industrie des voitures de place de Paris était très morcelée. Beaucoup de cochers conduisaient des équipages*^s leur appartenant^ en propre ; quant aux entrepreneurs, leur nombre était fort élevé et il était rare d'en voir possesseurs de plus de deux équipages. Cette industrie était soumise à l'autorisation de la préfecture de police, qui avait limité les numéros- Le transfert de l'autorisation et des numéros avait, par la suite, constitué pour les cochers entrepreneurs autorisés une charge^c véale^ comme les charges d'avoué, de notaire, etc. Le prix de ces numéros, variait de 5 à 7,000 francs. La valeur de l'équipage, chevaux et équipages, pouvait y^évaluer à 2,000 fr., soit environ une mise de fonds de 8 à 9,000 fr., indispensable pour exercer à Paris l'industrie de cette spécialité de transports, accessibles, comme on le voit à toute une catégorie de citoyens qui ne sauraient l'exercer aujourd'hui qu'à titre de salariés, d'employés. Les choses allaient ainsi, quand, en 1855, on annonça dans la presse que l'administration désirait grouper en une seule société d'exploitation l'industrie des voitures de place, destinée

The text on this page is estimated to be only 11.20% accurate

mies, sans emploi jusque-là, et d'un placement difficile, la plupart des actions émises par les autres sociétés financières étant de 500 fr. Ainsi prônée par toute la presse, placée sous le patronage avoué du gouvernement, le public ne pouvait manquer d'accueillir avec faveur une telle entreprise. Les cochers cependant hésitaient. Les entrepreneurs des voitures» propriétaires de cinq ou six voitures. Si refusant de « fusionner » et voulaient continuer à exercer comme par le passé, avec leurs seules ressources, à leurs risques et périls. L'administration y met bon ordre. Désormais toute autorisation nouvelle fut refusée, tout transfert d'autorisation nouvelle fut refusé de même. L'ordre fut d'en passer par les conditions de la nouvelle compagnie. Les actions émises d'abord à 100 fr. montèrent jusqu'à 220. Le capital primitif de 20,000,000 fut porté à quarante, et la seconde émission fut aussi rapidement couverte que la première. Puis, la hausse éphémère ; les actions retournèrent au pair, puis baissèrent à 50 fr. Les anciens cochers furent ruinés ; leur industrie dévastée et ébranlée contre l'action « cette nouvelle forme démocratique de la propriété » fut à jamais perdue pour eux, emportée par le tourbillon de la baisse. Comment une telle catastrophe s'était-elle produite ? L'affaire fit grand bruit. Elle tint plusieurs audiences à la Cour d'assises ; des aveux précieux s'y produisirent. Nous devons en rapporter quelques-uns. Us sont caractéristiques car ils mettent à jour tout un côté du mécanisme financier. Il y avait à Paris, quand la compagnie se fonda 878 voitures qui, à 10,000 fr. environ l'équipage, y compris l'attelage du privilège, de 7,000 fr. environ, constituaient un matériel de 7,000,000 fr. Pour racheter ce matériel de 7,000,000, la compagnie émit 100,000 actions à 100 fr. — Vingt millions — Puis doublant son capital, elle le porta à quarante millions. sextuplant ainsi la valeur du matériel d'exploitation, sans augmenter le matériel lui-même, de sorte que les cochers qui avaient cédé pour 5,000 fr. leur équipage à la nouvelle compagnie, recevaient en paiement de ceci un titre d'action qui ne représentait que la sixième partie du matériel cédé. Quant à l'épargne, qui devait trouver là un refuge assuré, elle s'y jeta naturellement ; mais elle dut, comme les cochers du reste, payer une prime énorme qui ne fut pas, en moyenne, moindre que 100 fr. par action, de sorte qu'elle payait deux cents francs des actions de 100 fr, garanties par un matériel de 15 millions

The text on this page is estimated to be only 12.30% accurate

DE L'AaiOTÀQB &7 OÙ passa la différence? Les débats nous en disent quelque chose. Ou avait pensé qu'il fallait encourager les journalistes, < disait un des administrateurs devant la cour d'assises, et les journaux reçurent une certaine quantité d'actions libérées, » Ça c'est la goutte d'eau dans l'Océan du vol, continuons : En outre, les membres du Conseil d'adûtinistration étaient fournisseurs du dit ConseiL M- Gaillard, administrateur, vendait à ses collègues des bois à 30 trancs le décistère, La compagnie ne pouvait s'en servir et les revendait au chemin de ter du Nord à 13 francs. Pour l'entretien des fiacres, M. Langlois, constructeur offrait à le prendre à sa charge au prix de 2fr, 15 c. par jour. Le conseil d'administration Tadjugeait à Massinot au prix de 3,60. — < C'est une chose fâcheuse, disait débonnaire ment le pré^sidenE de la correctionnelle, que Tacheteur et le vendeur soit la même personne. » Langlois déclarait qu'à 2fr. 15, il pouvait gagner 300,000 francs par an. Combien donc gagna le compère Massinot? M. Crémieu, pour gagner cinquante centimefi de plus, diminuait du tiers la ration des chevaux qui en mouraient. Le tlnancier se vanta cyniquement de la chosft devant le tribunal. Pour ces ioups-cerviers, exténuer, opprimer, exploiter les hommes et torturer les animaux, sont œuvres pies, tant ils soupçonnent peu ce que peuvent être Thonnêté et le sens moral, tant la bonté leur est aussi étrangère que la probité, ce qui n'arien d'étonnant, les deux allant ensemble (1). (1) Rappelons ici que cefeta cruauté en vers les bêtea, corolaire de la apcn iiation des Iravaîllears et du rançonnement public, eat toujours en honneur parmi les squales to races dei Compagnies fin anci ères. Cela au poiat que lors du la grande grève de 1878 lea cochers, peu tendres ûepeodaat, deoaaûdèretit as ssi que leur* chevaux fussent moi as exténués, moios ailamés, « Le cœur saigûe à leurs conducteurs, disait le délégué MonU de voir ces paurres bêtes à bout de forces, toujoucs affamées, toujours rendues, ne ruireher que sous l63 coups de fouety jusqu'au jour ou elles tombent sur la Toie publique pour ne plus se relever» » Ces dnanciers riraient si on leur parlait des devoirs moraux ou sociaux, ce qui revient au même. Au risque de paraître ridicule, disous leur que rbomme digne de ce nom, doit la justiee et le devouemeot à aea frères humains et la compalissance aux animaux, autant que [le permettent les nécesBitéa de vie de la race humaine ; que par suite, il doit de bons traitements à ces « frères Inférieurs » comme dit Michèle t, qu^il mal mèoe

si cruellement qui pourtant lui sont si utiles et T aident si patiemment et si
conatamment dans a es travaux*

The text on this page is estimated to be only 19.80% accurate

58 l'histoirh Mais direz-vousSj pourquoi les assemblées générales ne pro^ testaient-elles pas contre ce gaspillage ? Depuis quand les assemblées d'actionnaires ont-elles fait autre chose qu'enregistrer les actes des administrateurs î répondrons-nous» Les assemblées votaient^ et quand un actionnaire grincheux réclamait un examen approfondi, on le mettait à la porte purement et simplement. An reste, les honnêtes administrateurs reconnaissaient avoir bénéficié dans leur gestion de deux miltons environ. Le procureur impérial démontra que ce bénéfice s'élevait ddiœ millions a\ (moins. Résultat de ces hauts faits plout ocratiques : Les cochers perdirent leurs voitures et le public son argent et le monopole fat consolidé. De plus, les tarifs, qui devaient diminuer, furent augmentés de 25 0/0; mais Calvet-Rogniat, les Gaillard, Crémieu, Gibiat, d'Auriol et autres habiles avaient gagné des monceaux d'or. Et telle est la moralité de ce récitVoilà quels étaient les gens qui avaient reçu du gouvernement impérial (je ne parle que de l'argent des contribuables, versé directement, pas des faveurs): Un milliard et demi pour les chemins de fer, sans parler de l'assurance de l'amortissement de 4 milliards d'emprunt et de la garantie de 180 millions d'intérêts annuels. 10 millions pour le Crédit foncier. 20 millions par an pour paquebots transatlantiques et pour messageries impériales; 50 millions pour la grande industrie, etc , etcOn comprend que, se sentant ainsi protégés, les agioteurs aient mis littéralement la France au pillage. Voici du reste un petit tableau emprunté a Georges Duchêne plus éloquent que des milliers de pages, mêmes écrites par Prondhon :

The text on this page is estimated to be only 3.90% accurate

r DB IVûIOTA&E VALEURS 4 «5 II o ■Ai 3 G h VAXiBUHS
ITiATiÇALSES Trois pour Cflnt, fift » fl.^ 45 17 r-5 Quatte ?t demL 107 »
9ftg5 7 75 Quatre pûur cent.]00 » 00 * 10 * Département de la SeÎQC.
ViOe de PariB ilHf^). S35 * 2X\ 50 1 50],4I0 » 1,1^10 * 200 * — (J855-
6Û). 500 » 451 25 1^8 76 Banque do Franca. 4,600 « 3,130 » hw »
Comptoir d'egcompte fancA SIO . 642 50 107 50 Crédit font^ier. 1,750 .
1,34)1 » 420 * — Dgricole. 760 030 * 140 Foncier coloniaL 530 ^ 470 F 50
. Crédit industrie l. im > 6^ » 100 * Société fies (ièpùts. — gènétaft* 580 *
535 25 51 ^ 670 505 ^ 155 ^ S. ^Comptoir de commerce. 5S0 » 400 ^ 114 ^
Mûbiliec {actions anciennesK 1,9^2 50 163 50 820 * — (actiona
ûotivellesj. 700 ^ 7G2 * 1,5^8 » Société îmiîiobiUèrfl, 700 * 75 * 63r^ *
Société transatlantique. mo . 376 > 430 " Gai de Paris. 1,500 » 1,44S » 5S »
Onrmibne de Paris. IJO0 * 980 > 1^ » Petites voitures (actions de 500 fr.).
î,QiJ5 » 105 * K30 » MesHa^crieB impériales. l.SiO 7S3 » 83 » Canal de
SU0z, [530 .1 m ^ 3^5 * Caisse de* chemins de fer. î)00 » 36 » 864 B
Compaq' nie des aaui* 3fln »i a^o » 50 * >ragasiiis ^énér. tle Paris. 740 *
577 > 16:î ^ CheminR et docks St-Ouen. 570 » loa * J67 * Docks ds
Maricille, 800 » mi » 5S0 > Charente (Cbemina de ftr). 500 » 340). \m D
Est. 1,060 » 5S6 > F335 w Lvon, l.fîTiO »65 9S5 * ^"idi. 89fi * 548 * a4S
^ Nord. 1,175 * 1,160 » 15 > Cri «ans. i 1,575 • S56 j. 719 Ouest ^990 550
» 440 * ^4, ma 50,^0 437,018 183.500 so.ooo 130,000 40.00D 24,000
ISO,fliX) 130,000 240,000 40,000 imodo iyilooo 160,600 80,noo 1S9,00Û
34,007 85,000 110,000 400,000 100 000 80 000 50.000 20,000 80J>00
50,n(M) 58^,000 ROO 000 2:~0,000 5Ïn,00Û 600,O0CÏ aoOtOOO Total
»es VALEt'KS FRisçArsiîs. irAI^UnS ÉTRANGÈRES Cing peur ceut
italien. OhJij^ations mexicaines. Crédit néerlandais. Banque des Pays-Bas.
MopiHer espagnol (ai^cienK — (nouveau). Chemins autrioliens. Nord
d^Eapajtne. Cordoue-SéTille» SèvilJe-Xéiès. Ma' rid-Sara^^osse* Pampe lu
ne-Sango^se* > ortugais. Vloto r^E m îii&nneh Rem ai 0». Sud- Autri
chlen-I^m bard . ,Guili fcu m«-Lui6inb ûurg^ 76 44 55 31 J5 35J » 12^1 *
230 » NO » 285 25-5 » 640 > 485 » [r^n floo * 175 7:~5 » 500 » n:i » 325
* ÎIBT ». 504 * 453 ^ 567 * 65 r 5J13 »6S » fl7 » 10.8 » 550 30 * 52^0 »
fl70 fr 83 * 587 * 506 * 40 * 405 » S53 64 » 465 > 065 » 40 » 655 » 5») »
50 » 530 » 675 * 340 » 3^5 9 il5 . 9G 319 » 855,000 80,000 40.00(>
130,000 12Û,f>00 400,000 300,000 .^000 140,000 ^40 0^1 55'000 70,000

soo.ooo 170,000 750,000 50,000 I ToTiii DES VALmrats èthamoëbbs.
"Valeurs FRANçAtaas. £)^S4Ufi)CiE. . PERTB ijôO,ooo.noo flO,00t>/H)^l
l^i?iHl,imo 3WJJOI» 10.0:tr>.oiin IT.OtfljliH) 270,00lXiH)'i 13vl:>lOi)0
5O,.ll)0.^V^|^ 5,00,^ M 1 5,5 {;0,00i) 213.400.0011 04,5(iJ> 100,(H>i>, iW
3 '• iYWm 10 0^K>.i:>.i>iV(ftO.OnikOixi 102,0)LHHH1 SfJ ,000.0' >i) 4
OfKlJïiHj sjr>o,rH)ii 9,3in,Jini 41,6'NMKHI 8,00i> iWi 30B,^iOi>.iHHh
7S8.0lVU1t>i» 37,{> 'i^tViHî 3,H75,OIVt 4Hl.4il0,0lMl 132,000,000
4,702,057,000 1,133,200, mni 196, 100,4 ^>0,fiOO 6,0:)0,[>i^ 74,4^UiflO
I40 8gfl,n!l0 35,77r>,000 33,760,000 131,000,000 9ÛJO0.OlX>
35l,Sr^0<>f) 15s950jW>0 5,531,065,000 4,703,657,000 7,; S4^iS,OÛ0

The text on this page is estimated to be only 10.93% accurate

m L HISTOIRE Plus de sept milliards t Et ce chiffre serait double ou triple, SI nous faisons entrer en ligne de compte les fluctuations et les aliénations multiples des valeurs sus nommées, ainsi que la prélibation des soixante agents de change évaluée par Proudhon à 80 millions par an ; les produits de la cagnotte des mêmes agents de change montant à cent millions peut-être Enfin que serait-ce si nous essayions d'additionner les prélibations et pilleries des insatiables coulissiers, et l'immense dégelé du Krach du 6 juillet 1866? Mais tenons-nous-en à sept milliards et demi. C'est déjà suffisant. Quels sont maintenant les principaux bénéficiaires? Deux centaines d'hommes* Quels sont les plus responsables de ces razzias colossales- Il est facile de le dire, La concentration féodale de la haute finance marcha à pas de géant à partir de 1842, Par exemple, de fusions en fusions les 42 compagnies primitives du premier et deuxième réseau s'effondrèrent, nous l'avons déjà dit, en six, de sorte qu'un outillage de 8 à 10 milliards et toute la circulation de la France, hommes et colis, fut livrée à cent trente-sept feudataires du coffre-fort. Encore devons-nous dire que ces feudataires ne se contentaient pas de si peu : ils cumulaient encore dans cette effroyable accumulation, Abunamment nous citons le cas de M-Pereire ; Ce grand homme administrait dix-neuf compagnies, savoir : ^^^^ NOM DES SOCIÉTÉS CATIONS EMPRUNTS TOTAL Crédit mobilier. m millionis Mémoire 60 millions Crédit foncier. 400 millions 4 milliards Crédit agricole. 20 — HO — Crédit mobilier espagnol 120 — ISO ^ n^ iuqui flttuiane. (17 i/i ^ 67 1/2 S. -Comptoir des ch. de fer. 6 milliards Leuina de fer Est. m 500 ^ 1^2 — — OueaL 150 ^ 450 — (1842) ^ — Midi. 155 ^ 850 — 475 — -^ autricJi. SOO 550 400 — — nord Est. IrO — 2^ — — ou^at suisse. -iO — . 3T 77 ^ Compagnie transatlantique* dO ^ 16 ^ 50 Kiurt^put; et Mag-asiii gén. de 12 1/2^ 1866 Compagnie immobilière» Si 48 75 Gaz pariflD. M TO'TJIL 100 — 3 milliards 704 mil < A côté de M, Emile Pereire, ajoute G. Hucliéie, son frère, Isaac, rétinissaient douze places d'administrateurs, son neveu

The text on this page is estimated to be only 8.94% accurate

DB l'jLOIOTAGH 01 Engène, déjà neuf; la famille Pereire est, de plus, alliée aux Thumeyssen ; de telle sorte que de frère à neveu et à gendre, le clan Pereire-Thurneyssen avait la main dans une cinquantaine de compagnies et sur près de cinquante mille. D'autres feudataires agissaient de même. On en yint là, qu'après 1863, toute la haute finance : banques, sociétés, chemins de fer, paquebots, grandes usines, grandes métallurgies, gaz, etc., en tout plus de cinquante milliards se trouvaient entre les mains de cent quatre-vingt-trois individus !! Tels furent les progrès de la féodalité financière sous le second empire. Et il y a des gens qui poussent les hauts cris, quand on combat cette ploutocratie; qui nient l'existence d'une féodalité financière! Nieront-ils aussi que de telles concentrations capitalistes soient le tigeau de la société moderne, la pompe aspirante de l'épargne et la meule qui broie le prolétariat ? Trouveront-ils encore exagérées ces lignes de Proudhon: La puissance nouvelle, cette féodalité bourgeoise a tout envahi, tout remplacé ; elle a le privilège de soutenir les passions, d'exciter le enthousiasme et la haine, de faire battre les cœurs et de révéler la vie. C'est pour elle que l'Eglise prie (l) que le peuple travaille et sue, que le soleil éclaire, que les vents bons n'arrêtent rien, que tout pousse et fructifie. Son esprit envahit l'Europe entière. De toutes parts surgissent des crédits, des obligations, des coalitions de bourgeois, des fusions, ces agglomérations de capitaux et d'entreprises à l'usage de ce qui ne passe chez nous, L'Anglais et l'Américain déclanchent contre la machine Pereire, ils la jaloussent. Notre jour-propre national se complait à faire de la France la grande initiateur des peuples. Après leur avoir porté l'idée et la liberté, leur donneront-ils la servitude? Car il n'y a plus à reculer; il faut que cette situation ait une issue; et il y en a que deux possibles. — Ou le triomphe du système, c'est-à-dire l'appropriation en grand du capital, la concentration des capitaines, du travail sous toutes ses formes, la aliénation de la personnalité, du libre arbitre des citoyens au profit d'une poignée de croupiers insatiables, — ou la liquidation. Liquidation ! ce mot, terrible comme le mot plébieux, parce qu'on ne le comprend pas, qui apparut en 1848 aux bourgeois stupéfaits comme une menace et une vengeance, n'a rien qui doive effrayer. La liquidation, ce n'est ni un kilomètre de railway de moins, ni une machine supprimée, ni une machine brisée, ni un muid de blé de perdu, ni une force productive quelconque anéantie. Si les 80 milliards

d'opérations, qui se font actuellement à la Bouree, n'ajoutent pas un centime à Tactif social^ rexécution ea masse do

The text on this page is estimated to be only 10.82% accurate

cetU population parABite ne créera pae non plue uji centime de déficit. Los financiers n'auront englouti dans leur* portefeuilles ni nos forêts, ni zioa prai'i*îs, ni nos. domaines cultivable», lea forges, lea filaturea, lea métiers, les denrées agricoles, lea produits colooiaux ne sont point attaoés à la semelle de leurs sandale»^ ils n^auront point ébréché le capital national, en le déilaçant, Tac^ja parant, le mODOpolisant; en établissant dîmes el eorrée* BOUS uae forme q^uinteasenciée, en mettant èk rançon tout ce

The text on this page is estimated to be only 2.84% accurate

TABLE DES MATIERES i.VÀNT-PROPOS I. —

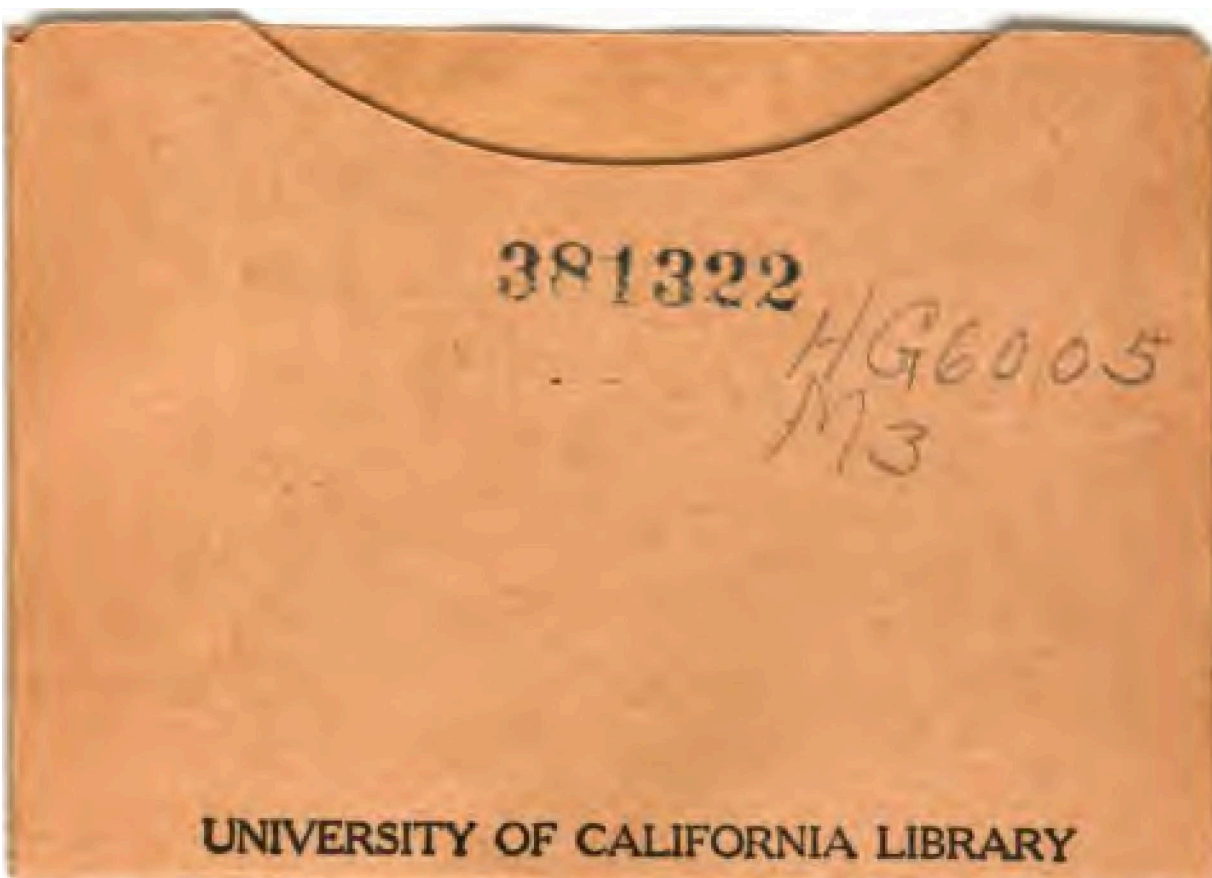
ConaidératioQs généralea , , * , , • . * * „-,-.. 9 n, ^ Law et son système, , -, 12 IIL — L'agLOtagô aoua LouU XV et LouU XVI 15 IV- — L'agiotage pendant la RévoluÈioa 19 V^ — L'dgiotage soua le premier empire^ « , 25 VL — L'agiotage aoua la ReatauralioQ - . • S9 VIL — L'agiotage ioua la monarchie de Juillet , > < . . SI VIII. — L'agiotage bous la aeconde République - 40 IX* — L*eflsor impérial* , , , , • • ^ ^ -. 43 X, * — La ciïiue déborda 47 XL — ContinuattOQ dea exploits âûanciers &I XIL — La liquidation. . ^ , . > « « - « ^^ Imp, (jp. d« M. Décembre, Sas^ma da yri]g:îrard. F&rl>

The text on this page is estimated to be only 0.00% accurate

k

The text on this page is estimated to be only 6.17% accurate

yc 23430 UNIVERSITY OF CAUFORNIA LIBRARY



DOCUMENTS. — Déclaration morale et politique, Aotat Coiti, 47, —
 Egoïsme (I) par Schopenhauer. Le socialisme au Conseil municipal de
 Paris, 145. — Manifeste de la fédération des travailleurs de France, 140*
 — Œuvre socialiste par Louis Blanc, 256. — Éléments de Kergadec,
 par LÉON Cladk, 60. — Socialisme, par Auniliet Scaot-L, ŒL — Travail
 «t morkUpiuc UuxAU, Echange et commerce par Too3bnbi., 251* — Vue
 sur l'avenir de la France, Di" LRTOTpft^VAU» 54â. — Divers, 5-11-18-34-478-
 65â. — Revue du jour 11-nU72-371-458. — Revue économique»
 25-348- — Revue et* Mis «eeMIi, (3Je-155-261-S49-455-&i9. — Revue
 de l'Urtâ, 90-183-211*381-471» — E*Tiie de la presse, 78-lTî-282-37